LA MYTHOLOGIE

MISE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE.

TOME VI.

VN 15-2475-9
59680 1 bis

LA MYTHOLOGIE

MISE A LA PORTÉE

DE TOUT LE MONDE,

Ornée de cent Figures en couleurs, ou en noir, dessinées et gravées par d'habiles Artistes de Paris.

Ouvrage élémentaire, indispensable aux jeunes gens de l'un et l'autre sexe, et utile à toutes les classes de lecteurs.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

A PARIS,

Chez DÉTERVILLE, Libraire, rue du Battoir, n.° 16.

AN SEPTIÈME.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

LA MYTHOLOGIE.

NÉMÉSIS.

PEU de divinités furent plus respectées par les peuples de la Grèce et de l'Italie, que NÉMÉSIS : de toutes parts des autels publics furent élevés en son honneur ; et chacun redoutant son pouvoir, lui offrait encore en particulier des sacrifices et des vœux.

Elle était fille de l'Océan, suivant Pausanias ; de la Justice, suivant Ammien Marcellin ; de Jupiter, au rapport d'Euripide. Hésiode la fait naître de la Nuit, qui

l'engendra sans le secours d'aucun dieu.

Ses punitions étaient sévères, mais équitables, et personne n'était à l'abri de ses coups.

On adorait principalement cette Déesse à Rhammus, ville de l'Attique de la tribu Ajantide; elle y avait un temple superbe placé sur une éminence, où l'on accourait de toutes les parties du Péloponèse, pour y admirer surtout sa statue qui était un chef-d'œuvre de l'art.

Athènes célébrait en son honneur les *Némésées*, pendant lesquelles on faisait des expiations en faveur de ceux qui avaient abusé des présents de la fortune ou des dons de la nature.

Samos, Side, Ephèse et Smyrne,

élevèrent des temples à Némésis; et en Italie on vit les peuples de Cortone, les Pisans, les Volsiniens, les Marses, les Fésulans, et les habitants de Pésaro et Volaterre, s'empresser de recevoir son culte, et la regarder comme une des divinités les plus redoutables.

A Rome on lui consacra un autel dans le capitole. Là, avant de partir pour les combats, les guerriers venaient lui immoler des victimes et lui faire offrande d'un glaive.

Cette Divinité souveraine des mortels, juge des motifs secrets qui les faisaient agir, commandait, suivant les peuples d'Italie, à l'aveugle Destin, et faisait sortir à son choix de l'urne de ce dieu,

les biens ou les malheurs ; elle vengeait avec soin les pères des outrages de leurs enfants : elle se plaisait surtout à humilier ceux qui par un fol orgueil voulaient s'élever au-dessus des autres.

Le nom de Némésis, signifiait chez les Grecs, bonne fortune : d'autres l'ont fait dériver de *Nemo*, je partage, parce qu'elle distribuait aux hommes les châtiments et les récompenses. Ce nom vient plutôt, selon Phornutus, de *Nemesao*, *indignor*, de l'indignation que causait à Némésis la vue des crimes de la terre ; ou de *misos*, vengeance, parce qu'on l'invoquait pour venger ses outrages et punir ses ennemis. C'est dans ce sens que Jupiter, dans la tragédie des sept

Chefs devant Thèbes, a été surnommé Nemetor, le vengeur.

Les Grecs reconnaissaient quelquefois deux divinités vengeresses des crimes, qu'ils appelaient *Némèses*. Alexandre les vit en songe, et ces Déesses lui ordonnèrent de bâtir la ville de Smyrne, ce qu'il exécuta. Le revers d'une médaille de Marc-Aurèle, frappée dans cette ville, représente cet événement.

Beaucoup de Mythologues ont aussi distingué deux Némésis.

La *Pudeur* qui retourna dans le ciel, lorsqu'après l'âge d'or les hommes furent devenus plus pervers. Eustathe ne donne point à la Pudeur d'autre nom que celui de Némésis.

L'autre resta sur la terre et dans les enfers pour la punition des méchants.

Ces deux divinités, invoquées principalement dans les traités de paix, assuraient la fidélité des serments; et c'est pourquoi elles sont représentées sur une médaille frappée à Smyrne, à l'occasion de la paix qu'Aristide rétablit, par son éloquence, entre cette ville et Pergame qui lui disputait la prééminence en Asie.

On nomma Némésis, *Adrastée*, la divinité dont personne ne peut éviter les coups. On l'appela ainsi parce que tout est soumis à son pouvoir. D'autres soutiennent que ce nom dérive de celui d'Adraste, qui éleva un autel à Némésis pour

qu'elle vengeât Ægialée son fils, qu'on avait privé de la vie. Diogène veut enfin que ce nom soit le premier sous lequel Némésis ait été connue, lorsque, n'étant encore que Nymphe, Jupiter ne lui avait pas encore confié la multitude d'emplois dont elle fut ensuite chargée.

Cette Déesse fut surnommée par les Grecs, *Rhamnusie*, du culte célèbre qu'on lui rendait à Rhamnus, ville qui avait pris son nom de la grande quantité de roses qui naissaient dans ses environs.

Dans une inscription grecque, on voit une prière dans laquelle une athénienne nommée Néera, remercie Rhamnusienne de lui avoir fait recouvrer la liberté.

Opis, dont quelques-uns ont

fait une divinité particulière, n'est pas autre chose que Némésis.

En Italie on adopta le culte de cette Déesse, et on la plaça au rang des divinités principales, sous le nom grec de Némésis. Pline dit qu'il ne connaissait aucun mot qui pût le rendre en latin.

Les Romains attribuèrent le gouvernement de la planète de Saturne à une Déesse qu'ils nommèrent *Lua*, l'expiatrice: ce nom paraît d'autant plus convenir à Némésis, que les Ægyptiens, au rapport d'Achille Tatius, nommaient cette même planète l'astre de Némésis.

Dans l'Etrurie, les monuments qui la représentent portent quelquefois le mot *Eois*, qui paraît un

nom qu'on lui donnait : il se lit distinctement sur une patère rapportée par Buonaroti, au-dessus de la tête de Némésis ; et il signifiait, dit cet auteur, *æternitas*, l'éternité.

Chez les Asculans, les Phalériens et les autres peuples voisins de la Toscane, Némésis était connue sous le nom d'*Ancharie*. Elle le donna parmi eux à la famille Ancharienne, dans laquelle on choisissait toujours ses prêtres. Les habitants de ces contrées lui élevèrent un temple qui, ayant été détruit par les ravages de la guerre et du temps, forma de ses débris un camp propre aux exercices militaires de la jeunesse, et qui fut appelé le camp d'Ancharie.

Dans leurs cérémonies publiques les Etrusques portaient au haut d'une pique la statue de cette déesse ; et les Fesulans, nation voisine, lui rendirent de grands honneurs. Un Paulinus Variscus, qui possédait parmi ces derniers la dignité de triumvir, lui dédia un autel superbe.

Le nom d'Ancharie fut donné à Némésis, parcequ'elle remplissait de trouble et de remords les malheureux qu'elle punissait : delà les hommes désespérés furent aussi surnommés *Ancharii*, Anchariens.

Parmi les Asculans, cette déesse était particulièrement invoquée, comme présidant à la guerre, et pouvant empêcher les incursions des ennemis.

Les Volsiniens, enfin les Falisques et les Volaterrans donnèrent à Némésis le nom de *Nortia;* et ces deux peuples, remplis de vénération pour elle, y joignirent le surnom honorable qu'on n'accordait ailleurs qu'à Cybèle : c'était celui de *grande déesse.* Un marbre trouvé près d'Orviette et près de Volsinie, qui était dédié à la grande, à la puissante Nortia, porte ces mots : *magnæ deæ Nortiæ.*

Les attributs de Némésis sont assez nombreux ; et plusieurs nations l'ont représentée d'une manière qui leur était particulière.

Sa tête porte ordinairement une couronne. Chez les Grecs elle est quelquefois surmontée d'une corne de cerf.

Les Etrusques la couronnaient avec un diadême de pierres précieuses ; et Buonaroti rapporte l'image de cette divinité gravée sur une patère antique, tirée du cabinet des comtes de Cheradesca, dont la tête est ainsi ornée.

Le narcisse servait encore à sa couronne ; et cette fleur qui rappelait un jeune orgueilleux épris de lui-même, et victime de l'amour-propre, devait naturellement être consacrée à la déesse qui punissait ceux qui n'aimaient qu'eux-mêmes.

Souvent elle a la tête couverte d'un voile. Cet attribut annonçait que la vengeance divine est impénétrable, et qu'elle frappe à l'instant où le coupable se croit en paix. Némésis paraît voilée sur plusieurs

mosaïques d'Herculanum, et sur une médaille de Samos rapportée par Buonaroti.

Tantôt elle se repose sur un gouvernail, pour exprimer qu'elle régit l'univers; tantôt on voit sous ses pieds une roue, parcequ'elle le parcourt pour y juger le mérite des actions humaines.

On voit dans le musée Pio-Clémentin une belle statue de Némésis. Elle a le coude plié, situation donnée à cette déesse dans presque toutes ses images.

Sur une autre statue du prince Chigi, elle tient à la main une branche de pommier.

Les Némèses sont ordinairement représentées avec ce dernier attri-

but, et elles paraissent ainsi sur des médailles de Smyrne.

Les Némèses paraissent encore sur celles de Tarses et sur celles d'Ægypte.

Les habitants de Bresse en Italie, couronnaient la tête de Némésis de lauriers, et plaçaient sous ses pieds une roue et un compas. Rossi qui a fait graver les figures particulières aux Bressans, a pris celle-ci pour la Fortune, à cause de la roue, attribut commun aux deux déesses; mais le compas convient uniquement à Némésis, comme fille de la Justice.

Souvent elle tient un frein pour arrêter les méchants, ou un aiguillon pour exciter au bien. C'est

ainsi que les Némèses sont représentées soit sur une médaille de Smyrne, frappée par les soins d'Attale, soit sur un médaillon du cabinet national.

Les Némèses approchent souvent un doigt de leur bouche, pour apprendre qu'il faut être discret; et le frein qu'elles portent annonce qu'il en faut toujours mettre un à ses discours.

Némésis tient quelquefois un vase d'une main, et une lance de l'autre. La liqueur de l'un prêtait des forces à l'homme vertueux et persécuté. Les coups de l'autre s'adressaient aux orgueilleux, et les punissaient de leurs fautes.

Une monnaie de Side, rapportée par Banduri, la représente armée d'une lance.

Dans les fouilles d'Herculanum on a trouvé une belle Mosaïque dont le fond est en marbre turquin, et sur lequel Némésis paraît avec un visage sévère, propre à réprimer l'orgueil. Elle est vêtue de blanc; d'une main elle soulève son vêtement, comme pour ne pas être témoin d'une action criminelle; de l'autre elle tient une épée renfermée dans le fourreau, ce qui désigne Némésis fille de la Justice.

L'antiquité lui donna souvent des ailes. La Chausse offre deux figures de cette déesse; l'une est ailée, et l'autre est sans ailes.

Les habitants de Smyrne plaçaient à côté d'elle un griffon avec les ailes étendues.

Cet animal fabuleux était parti-

culièrement consacré à Némésis. Souvent elle paraît sur des médailles de Smyrne, sur un char traîné par deux ou quatre griffons, et on en voit un autre placé près d'elle, sur une médaille de Gallien.

Près de Cortone, on a trouvé dans la terre une statue de Némésis, placée au muséum Gaddi, où elle est de même représentée sans jambes, et se reposant sur un pied de griffon : elle a deux ailes étendues, et elle porte sur la tête une couronne radiée et un manteau sur les épaules.

Quelquefois les Etrusques donnaient à Némésis ou Ancharie des ailes semblables à celles de Mercure, c'est-à-dire, qui sortaient de sa coiffure : elle est représentée

ainsi sur une patère de terre, trouvée dans un champ près de Pise. Le sein de la déesse est couvert de bandelettes, et ses jambes sont ornées de cothurnes. Elle a la main gauche derrière le dos, et elle s'appuie de la droite sur une hache à deux tranchants : instrument effrayant pour les coupables, et qui sert à leur punition. Plusieurs guirlandes de fleurs sont sculptées autour de la patère, et placées les unes au dessus des autres. Celle qui s'approche davantage de la déesse, paraît formée par des floccons de laine artistement noués ensemble : les peuples de l'Etrurie les teignaient en couleur agréable, pour en orner les temples d'Ancharie.

Les Volaterrans, qui adoraient

Némésis sous le nom de Nortia, plaçaient quelquefois un jeune enfant dans ses bras, parce qu'elle favorisait plus particulièrement les hommes dans cet âge, qui est celui de l'innocence.

Némésis présidait à l'oreille droite, et souvent on lui en consacrait la représentation en argent.

La statue la plus célèbre de cette divinité, fut celle que les Rhamnusiens lui consacrèrent dans le temple qu'elle avait parmi eux sur une éminence près des bords de la mer. Varron la regardait comme supérieure à toutes les statues qu'on pouvait voir. Elle avait dix coudées de hauteur, et elle était d'un seul bloc de marbre de Paros. Les Perses, sous le commandement de Datis,

l'avaient apporté dans l'Attique pour y élever un monument de la victoire qu'ils espéraient remporter sur les Grecs. Ces derniers restèrent vainqueurs: après la défaite de leurs ennemis on se servit du bloc pour rendre hommage à la divinité ennemie des présomptueux. Ce fut le célèbre Phidias qui le tailla. Quelques-uns ont pensé que ce fut Diodore son disciple, et le plus grand nombre, Agoracrite de Paros. Ce dernier, dit-on, en avait fait d'abord une statue de Vénus; mais, outré de ce que les Athéniens avaient préféré la Vénus de leur concitoyen Alcamène, qui n'égalait pas la sienne en beauté, il en changea les attributs, et, après en avoir fait Némésis, il la vendit aux habitants

de Rhamnus. Elle prit parmi eux la place d'une ancienne statue de la même divinité, qu'Erechthée, qui s'en disait fils, lui avait fait élever.

Agoracrite avait orné la tête de Némésis d'une couronne qui était surmontée de petites figures de cerfs et de victoires. Elle tenait d'une main une branche de pommier, arbre qui lui était consacré, et de l'autre un vase sur lequel plusieurs figures d'Æthiopiens étaient sculptées. Peut-être une tradition ancienne faisait-elle regarder ces peuples comme issus d'un coupable célèbre, et attribuait-elle la couleur noire de leur peau à la vengeance divine; peut-être aussi l'artiste vou-

lait-il exprimer par la représentation de ces peuples, que la Grèce avait, par le secours de Némésis, remporté la victoire sur les forces conjurées de toutes les nations du midi. Les bas-reliefs de cette statue offraient les Tyndarides, Agamemnon, Ménélas et Pyrrhus. Le sculpteur y avait enfin représenté Léda, nourrice d'Hélène, et que plusieurs ont crue sa mère; elle présentait cet enfant à Némésis, qui méritait plus justement ce dernier titre.

Quelques auteurs ont soupçonné que Léda n'était qu'un surnom de Némésis; mais le plus grand nombre les ont formellement distinguées.

En donnant à Hélène cette déesse

pour mère, les poètes voulurent sans doute exprimer et les chagrins que sa beauté lui causa, et la veangeance cruelle qu'elle attira sur les Troyens et la famille de Priam. Telle était la fiction par laquelle on accrédita cette opinion. Némésis fut aimée de Jupiter ; mais, comme ce dieu ne pouvait la séduire, il prit pour y parvenir la forme agréable d'un cygne, et s'étant fait poursuivre par un aigle, il se réfugia dans le sein de la déesse. A peine celle-ci lui eut-elle donné un asyle entre ses bras, qu'un sommeil pressant s'empara de ses sens, et la livra aux transports de son amant. Elle conçut Hélène, qui vint au jour enfermée dans un œuf,

dont Mercure se chargea pour le confier à Léda, qui prit soin de le faire éclore.

On voit encore Némésis sur les médailles de Camerines, de Side, d'Attalie, et de Tripoli de Phœnicie.

Plusieurs monuments représentent l'union de Némésis et de Jupiter métamorphosé en cygne.

Souvent on plaçait la figure de Junon près celle de Némésis. Plusieurs médailles de Tibère et de Trajan, frappées par les Samiens, les représentent ensemble. Ce peuple, qui honorait Junon avec la plus grande solennité, qui lui avait élevé un temple magnifique sur les bords du fleuve Imbrasius, ren-

dait les mêmes honneurs à sa compagne, et associait le culte de cette dernière, à celui de l'épouse du plus grand des Dieux.

Némésis, enfin, qui punissait l'orgueil et l'injustice des hommes, vengeait par cette raison les amantes malheureuses, de l'infidélité de leurs amants. C'est ainsi que sur une mosaïque d'Herculanum, on la voit qui console Ariane, abandonnée par un prince tout à la fois ingrat et volage : le vaisseau de Thésée fend les mers, tandis que près d'Ariane l'Amour se cache et verse des larmes.

Némésis, vengeresse des parjures, voyait brûler de toutes parts des parfums sur ses autels. Les

femmes l'invoquaient en secret : c'était à Némésis qu'elles confiaient leurs peines : c'était à elle qu'elles demandaient une vengeance que souvent le cœur, un instant après, tremblait de voir accomplie.

Carrée Sculp.

LA NUIT

LA NUIT.

HÉSIODE met la NUIT au nombre des Titans. Il la nomme la mère des dieux, parce qu'on a toujours cru que la Nuit et les Ténèbres avaient précédé toutes choses.

Lorsqu'il n'y avait encore ni air, ni terre, ni cieux, dit Aristophane, la Nuit, étendant ses vastes ailes, déposa un œuf dans le sein de l'Erèbe, d'où sortit l'Amour revêtu d'ailes dorées, qui a fécondé la nature. C'est ce dieu qni, ayant mélangé les éléments, a formé les cieux, la terre, et jusqu'aux immortels. La Nuit eut encore de l'Erèbe, une foule d'autres dieux

qui peuplèrent la terre et les lieux infernaux.

Chez les Grecs et les Romains, on immolait à la Nuit des brebis noires; et c'est un pareil sacrifice qu'Ænée lui offrit avant d'entrer dans les enfers.

Elle fut connue dans tout le Péloponèse sous le nom d'*Achlys*. Homère la surnommee *Erebenne*, comme épouse de l'Erèbe; et d'autres l'ont nommée *Euphronée* et *Eubulie*, comme mère du bon conseil.

Les Latins appelaient cette divinité *Nox*, à *nocendo*, de son influence nuisible; soit parce qu'elle répand souvent des maladies, soit parce que ceux qui ont quelque peine les sentent avec plus d'amer-

tume, lorsque son ombre couvre l'hémisphère; c'est ce qui l'a fait surnommer par Ovide, *la mère des chagrins et de la douleur.*

La plûpart des peuples d'Italie regardaient la Nuit comme une déesse; mais les habitants de Bresse en avaient fait un dieu nommé *Noctulius* ou *Nocturnius;* et on a trouvé parmi eux plusieurs monuments qui lui étaient consacrés. La chouette qu'on voit aux pieds de ce dieu, le flambeau renversé qu'il tient, et qu'il s'efforce d'éteindre, annonce celui qui est ennemi du jour. On le voit ainsi représenté sur une statue qu'on a découverte à Brest.

Les Grecs ont figuré de même la Nuit par l'image d'une femme

tenant d'une main un voile noir qui voltige, et de l'autre un flambeau, dont la flamme tournée vers la terre, est prête à s'évanouir; quelquefois ils lui donnent un char traîné par deux chevaux noirs; souvent ils la placent au milieu du Tartare entre ses deux enfants le Sommeil et la Mort. C'est dans le Tartare, dit encore Hésiode, que se tient cette déesse ténébreuse avec ses deux enfants : déesse odieuse que jamais le soleil n'éclaire de ses rayons, soit qu'il monte au plus haut des cieux, soit qu'il descende dans la mer, pour y terminer sa carrière.

Les Romains ne donnaient point de char à la nuit; ils la représentaient souvent oisive et endormie.

Quelquefois elle paraît, comme chez les Grecs, couverte d'un grand voile que le vent agite ; elle dirige sa course vers l'occident, mais sa tête est tournée vers l'orient, et elle semble appeler les nuages qui la suivent, pour leur ordonner de couvrir les lieux que le soleil vient de quitter.

On voit devant la Nuit, sur quelques monuments, un enfant qui porte un flambeau. C'est ainsi que les anciens figuraient le crépuscule du soir ; et c'est cette lueur obscure qui précède la Nuit, que le peintre Solimène avait représentée à Naples, dans la galerie de sa maison.

Les habitants de Narni, d'Oria, les Etrusques, les Pisauriens don-

nèrent à cette déesse des ailes, comme à la Victoire, pour exprimer la rapidité de sa course, et combien elle adoucit pour peu de temps les peines et les fatigues des mortels. Le gracieux Albane s'est conformé à cette idée, et a peint la Nuit ailée dans la galerie Vérospi. La déesse étend ses ailes noires, et tient ses enfants entre ses bras.

Le coq lui était particulièrement immolé, parce que ses chants troublent son silence; et le hibou lui était consacré, parce que cet oiseau ne chérit que les ténèbres.

Une figure rapportée par Maffei, présente la déesse qui retient avec les deux mains son voile qui s'échappe, et qui est surmonté de trois étoiles.

Sur un jaspe sanguin du cabinet national, la même déesse paraît les cheveux épars, et tenant des bouquets de pavots. Un vieillard, un jeune homme et une femme la suivent, et paraissent céder au sommeil.

Les sculpteurs qui ont représenté la Nuit sont en petit nombre.

Rhécus, célèbre sculpteur de Samos, fit pour les Ephésiens une statue de la Nuit en argile; ce qui la fit surnommer par ces peuples la *statue ténébreuse.*

Michel-Ange a sculpté la Nuit à Florence, ainsi que le Jour, l'Aurore et le Crépuscule; mais la statue de la première divinité a paru surtout un chef-d'œuvre.

Après avoir rapporté les mor-

ceaux de gravure et de sculpture qui représentent la Nuit, il reste à décrire les tableaux où cette déesse est peinte.

Un manuscrit de la bibliothèque nationale, que Montfaucon a publié dans sa Paléographie grecque, offre avec ses attributs ordinaires, le voile obscur et le flambeau renversé.

A Vérone, Louis Dorigni l'a représentée dans le palais Allégri, et le même l'a peinte dans un tableau précieux qui orne le palais Zucchero à Venise. On y voit l'Aurore, précédée des Vents, qui chasse la Nuit et les Fantômes dont elle est la mère.

C'est au milieu d'un grand nombre d'étoiles, que Taddée Zuc-

chero, peintre célèbre, né dans le duché d'Urbin, a peint cette divinité dans le château de Caprarolles, qui appartenait alors au cardinal Farnèse.

De même Bon Boulogne, dans le plafond de la salle de l'ancienne comédie française, l'avait représentée avec un manteau parsemé d'étoiles, et fuyant Apollon où le Soleil.

Rubens, dont le nom seul annonce une touche fière et sublime, a, dans la galerie du Luxembourg, figuré la même déesse par une femme qui a des ailes de chauve-souris, et un grand manteau noir, parsemé d'étoiles, dont elle couvre la reine Marie de Médicis.

Hallé, de l'académie de pein-

ture, lui a donné un vêtement presque semblable.

Mignard, dans le plafond de l'alcove de la chambre du roi, l'a peinte à la manière antique, tenant entre ses bras deux enfants endormis, qui sont les Songes, et vêtue d'une robe parsemée d'étoiles. Il lui a donné un manteau bleu, de grandes ailes, et une couronne de pavots. Enfin, au sallon de 1763, un tableau de M. Lagrenée offrit la Nuit couverte d'un vêtement sombre, et fuyant la lumière que répandent l'Aurore et le Jour.

LA MORT.

LA MORT était fille de la Nuit, qui l'avait conçue sans le secours d'aucun dieu. Tous les hommes reconnaissent son pouvoir : elle les attaque impitoyablement, dit Hésiode; elle frappe les premiers qu'elle rencontre, et se fait haïr des dieux mêmes sur lesquels elle n'a aucun empire. C'est dans le Tartare que ce poète a fixé son séjour; mais Virgile le place devant la porte des enfers. Ce fut là qu'Hercule l'enchaîna avec des liens de diamant, lorsqu'il vint délivrer Alceste.

Les Spartiates et les habitants

d'Elée consacrèrent des statues à la Mort. Les Romains lui élevèrent des autels ; mais c'est surtout en Phénicie et en Espagne qu'elle fut plus particulièrement honorée.

Cette divinité était rarement nommée en Grèce, parce qu'on craignait de réveiller une idée fâcheuse, en présentant à l'esprit l'image de notre destruction.

Chez les Latins, outre le nom de *Mors* qui lui était communément donné, on la connaissait encore sous celui de *Libitine*. Ce nom dérivait du mot *agir volontairement*, à *libendo*, parce que la Mort frappe indistinctement tous ceux qu'il lui plaît de choisir pour victime. Libitine donna son nom aux lits funèbres sur lesquels on plaçait

les morts avant de les porter sur le bûcher; et on vendait dans les temples qu'elle avait à Rome, les fleurs, les parfums, et tout ce qui servait aux funérailles. Plusieurs ont confondu Libentine avec Libitine. La première était Vénus.

Un autre nom de la Mort, chez les peuples d'Italie, était celui de *Nænia*, qui signifie *Finis*, la fin de toutes choses. Nænia avait un temple à Rome, près de la porte Viminale; et, suivant Macrobe, son pouvoir sur les mortels ne commençait qu'au moment où, tombant en agonie, ils allaient cesser d'être : on l'invoquait alors avec ferveur. C'est du nom *Nænia* que les Romains appellèrent *Næniæ*, *Nænies* les chants lugubres qu'on

faisait entendre en conduisant les corps au bûcher. C'est sous le nom de *Nænia Britannica* que l'on publie aujourd'hui la collection des tombeaux des anciens Bretons.

Les Etrusques nommaient la Mort, *Morta*. On la surnommait généralement *Somnus æternalis*, le sommeil éternel. C'est ainsi qu'elle est désignée sur un grand nombre de monuments anciens, entr'autres sur le tombeau de Popilius Pœtus, dont Ursat a fait mention.

La Mort, dit Hésiode, avait un cœur de fer, et des entrailles d'airain. Les Grecs la représentaient souvent sous la figure d'un enfant noir, avec des pieds tortus, et caressé par la Nuit sa mère. Quelquefois ses pieds, sans être difformes,

sont seulement croisés : allégorie naturelle de la gêne où les corps se trouvent dans la tombe.

Elle paraît aussi sur les sculptures anciennes avec un visage pâle et défait, les yeux fermés, couverte d'un voile, et tenant, comme le Temps, une faulx à la main : cet attribut redoutable annonçait à tous, que semblable à des plantes faibles et légères que le moindre souffle fait pencher et flétrir, les mortels sont frappés avec force par cette divinité, et moissonnés en foule.

La manière dont nos artistes représentent la Mort est éloignée de celle des anciens.

Ceux-ci avaient pour les mourants et pour les morts le respect

le plus religieux. Tout concourait à rendre, autant qu'il était possible, moins affreux le terrible moment de la cessation de la vie. Environnés de ce qu'ils avaient de plus cher, ils expiraient couronnés de roses, au milieu des fleurs et des parfums. Leurs parents, leurs amis leur fermaient les yeux, arrangeaient leurs traits, pour ôter à la Mort ce qu'elle a de hideux et de repoussant. On les appelait à plusieurs reprises; on leur répétait les noms qui devaient faire l'impression la plus vive sur leurs sens; on n'épargnait enfin aucune précaution, pour s'assurer qu'ils n'existaient plus : on parfumait leur corps; leurs clients, leurs amis les accompagnaient au bû-

cher, autour duquel on célébrait des jeux funèbres. Des tombes d'une forme et d'une proportion élégantes recevaient l'urne qui contenait leurs cendres. Des inscriptions toujours simples, souvent ingénieuses, fixaient encore sur eux l'attention du voyageur, qui honorait leur ombre de quelques regrets, et n'était pas repoussé par la crainte de la contagion. Nos coutumes sont bien éloignées à cet égard des usages des anciens: parmi nous, tout afflige, rien ne console; et les morts infectent les vivants.

Ce qui contribuait peut-être, chez les anciens, à rendre le mépris de la Mort plus commun, était de la voir représentée sous

des traits moins hideux. Leur attention allait jusqu'à éviter de la nommer; et on disait pour exprimer un tel est mort, *il a vécu; il est allé rejoindre nos pères.*

Les poètes qui ont le plus chanté le plaisir, l'amour et la table, Anacréon et Horace, sont ceux qui ont le plus fréquemment parlé de la Mort dans leurs écrits; mais toujours pour en faire sortir une idée philosophique, que la Mort n'épargne personne, et qu'il faut se réjouir aujourd'hui, comme des hommes qui peuvent mourir demain.

Les artistes ont observé chez les anciens les mêmes nuances pour représenter la Mort; ce n'était, pas comme nos artistes moder-

nes, par de hideux squelettes. Ils avaient, en général, une manière uniforme de personnifier dans leurs compositions les êtres métaphysiques, et ils avaient adopté à l'égard de la Mort, l'idée d'Homère : ils la regardaient, avec ce poète, comme fille de la Nuit et du Sommeil. Sur un coffre de bois de cèdre, placé dans le temple de Junon à Elée, on les voyait tous deux représentés comme deux jeunes enfants reposant dans les bras de la Nuit, avec cette différence, que l'un était blanc et l'autre noir, que l'un dormait et l'autre paraissait dormir : tous les deux avaient les pieds croisés.

Les Grecs n'invoquaient point la Mort dans leurs *pœans*, idée

profonde qui indiquait qu'elle est inexorable. Les habitants de Gades croyaient seuls pouvoir détourner ses coups par des prières.

L'allégorie de la Mort était toujours la même pour le fonds, mais elle variait dans les détails. Sur une pierre sépulchrale conservée au palais Albani à Rome, le Sommeil est représenté sous la figure d'un jeune Génie s'appuyant sur un flambeau renversé, ainsi que sa sœur la Mort.

On voit dans l'ouvrage de Bellori, un adolescent ailé dans une figure mélancolique, croisant la jambe gauche devant la droite : il est débout à côté d'un mort : sa tête repose sur sa main droite, appuyée sur un flambeau renversé dont

l'extrémité porte sur la poitrine du mort ; dans la main gauche qui descend le long du flambeau , il tient une couronne avec un papillon. Bellori dit que cette figure représente l'Amour éteignant son flambeau, c'est-à-dire les passions , sur la poitrine de l'homme mort ; mais M. Lessing soutient avec plus de probabilité, qu'elle représente la Mort même. Le flambeau renversé indique la vie qui s'éteint ; la couronne de fleurs est une couronne de parfums ; et le papillon est l'emblême de l'ame qui a quitté sa dépouille mortelle : les jambes croisées sont l'attitude du Sommeil et du Repos, et c'est ainsi que les anciens ont toujours figuré les hommes et les animaux endormis.

Une pierre sépulchrale rapportée par M. Lessing, représente le Sommeil et la Mort, montrant les deux battants ouverts des portes du palais de Pluton.

On voit dans une pierre gravée publiée par Licetus, un jeune enfant ailé qui secoue d'une main un flambeau renversé pour l'éteindre; et de l'autre il tient une urne cinéraire, et regarde tristement un papillon qui rampe par terre. Cette pierre ne saurait représenter l'Amour, qui, fâché de ne point obtenir de retour, renonce à sa passion, ou qui conserve fidellement le souvenir d'un ami mort; c'est l'emblême ingénieuse de l'approche de la Mort même.

Ces différents monuments et d'au-

tres que je pourrais citer, montrent assez quel était le genre d'allégorie au moyen duquel les anciens caractérisaient la Mort. Tous ces attributs se réduisaient à exprimer l'état de repos et d'insensibilité.

On trouve cependant des squelettes sur quelques monuments antiques. M. Klots en a conclu qu'ils étaient une allégorie de la Mort. M. Lessing l'a bien refuté : il pense que ces squelettes sont des Larves, c'est-à-dire, les ames des méchants ; mais cette idée ne paraît pas plus soutenable que l'autre : le jeune homme au flambeau renversé, aux jambes croisées, etc. est l'allégorie, l'image métaphysique de la Mort : le squelette est

son image physique; voilà pourquoi on l'apportait sur la table pour engager les convives à jouir avec plus d'empressement de la vie. Le jeune homme représentait la Mort, et le squelette représentait un mort.

Les anciens poètes ont aussi fait fréquemment des descriptions de la Mort; souvent elles sont effroyables: c'est la Mort pâle et blême, elle plane autour de nous avec des ailes noires, elle tient un glaive à la main, elle grince ses dents affamées, elle ouvre une gueule avide, elle marque ses victimes avec des ongles ensanglantés, sa taille gigantesque et monstrueuse couvre un champ de bataille tout entier, elle emporte des villes entières

dans ses mains ; mais jamais on ne la figure sous la forme d'un squelette ; et Euripide, qui en a fait un personnage de sa tragédie d'Alceste, ne l'a pas représentée ainsi, lorsqu'il s'agissait d'effrayer le spectateurs par des formes horribles. On ne trouve aucune trace qu'on l'ait caractérisée autrement que par sa draperie noire, et par le poignard avec lequel elle coupait au mourant le cheveu fatal, pour le consacrer aux dieux infernaux : peut-être aussi avait-elle des ailes.

Il est aisé de voir que les anciens n'offraient point partout aux regards des objets révoltants, comme ceux qui offensent parmi nous les yeux du voyageur et de l'habitant

des villes. Les tombeaux épars ne contenaient qu'une cendre qui ne pouvait exhaler des miasmes malfaisants; mais quand l'usage de brûler les corps cessa, on commença à s'accoutumer à la vue des cadavres, des squelettes et des ossements. Le grand nombre de corps saints et d'os ayant appartenu aux corps des dévots personnages, accrut les occasions de voir ces objets dégoûtants, et diminua la répugnance qu'ils devaient nécessairement inspirer.

L'usage des inhumations dans les églises et les cimetières y contribua encore. Dans les premiers siècles on représentait l'image de la Mort par un cadavre à moitié décharné et rongé de vers, de la

bouche duquel on faisait sortir une légende qui contenait un passage de l'écriture. Les anciennes églises sont encore remplies de tombes semblables, et jamais on ne représente la Mort sans lui donner la forme d'une squelette.

Les artistes de ces temps grossiers ont rendu l'image de la Mort bizarre, par les grotesques attributs dont ils l'ont environnée ; c'est ainsi qu'ils ont fait le diable plus ridicule qu'effrayant, et matérialisé la Trinité en la personnifiant : ils ont donné à la Mort de grandes ailes de chauve-souris, une faulx et un sablier ; ils l'ont entourée d'ossements enlacés en sautoir, etc. et l'église a adopté elle-même ces ridicules représen-

tations dans ses cérémonies funèbres.

Les artistes distingués, obligés de se soumettre eux-mêmes à la volonté des hommes pour lesquels ils travaillaient, ont adopté ces manières de représenter la Mort.

Il est temps de secouer ces entraves, de ne plus offrir l'image dégoûtante de la destruction, jointe à la représentation d'un supplice: les squelettes et les croix doivent être remplacées désormais par des figures allégoriques qui laisseront un libre cours au génie, ou du moins à l'imagination de l'artiste.

LE SOMMEIL.

Le Sommeil était fils de la Nuit, et frère de la Mort dont il nous représente le silence et l'immobilité. Quelques-uns encore lui ont donné pour sœur l'Espérance : allégorie ingénieuse, et qui exprime qu'ils nous trompent souvent, l'un par des rêves agréables, l'autre par des promesses trop flatteuses.

Orphée qui dans un de ses hymnes a célébré le Sommeil, a placé son séjour ordinaire à l'entrée des enfers ; et c'est de ces lieux ténébreux, dit Hésiode, qu'il sort pour parcourir tranquillement la terre,

la vaste étendue des mers, et donner le repos à tous les êtres. Il avait un palais pour se reposer dans sa carrière : les uns l'ont placé, comme Homère, dans l'île de Lemnos; et c'est là que Junon, qui avait besoin de son secours, le rencontra : d'autres ont suivi Ovide, qui dans la description élégante qu'il en a faite, le place en Italie, dans le pays des Cimmériens.

Le Sommeil fut surnommé par Orphée, le *frère du Léthé*, parce que, comme les eaux de ce fleuve, il faisait tout oublier. Les Sicyoniens qui lui dédièrent un autel et une statue dans le temple d'Æsculape, le nommèrent Epidote, c'est-à-dire, celui qui adoucit, et ils le représentèrent près d'un lion dont il avait calmé la fureur.

A Trézène, on l'appelait l'*ami des Muses;* et ce Dieu y avait un autel, où il était adoré avec ces Déesses.

En Italie, le Sommeil fut d'abord nommé *Supnus*, ensuite *Sopnus*, et enfin *Somnus.* On l'avait surnommé *Nocti-Vagus*, le dieu qui erre pendant la nuit ; *conservator vitæ*, le conservateur de la vie; et on a trouvé une petite statue à Riez en Provence, où il était ainsi désigné, de même que sur une inscription découverte en Suisse.

Souvent on l'appelait *Consanguineus Mortis*, le *frère de la Mort.* Gorgias Leontius, parvenu à une extrême vieillesse, se sentit défaillir : Tranquillisez-vous, dit-il à

ses disciples inquiets; mon accablement n'est que le Sommeil qui va me livrer à sa sœur. Suivant Homère, ils étaient jumeaux: c'est pourquoi les Lacédémoniens leur élevèrent des statues égales et voisines.

Les Romains nommaient *Sopor* le Sommeil profond, qu'ils distinguaient de *Somnus* le Sommeil léger. C'est au premier qu'ils donnèrent pour femme la nymphe *Pasithée*, que plusieurs ont comptée au nombre des Grâces.

On a représenté le Sommeil comme un jeune homme, la tête couronnée de pavots, parce que cette plante a été regardée de tout temps comme somnifère. C'est ainsi qu'on voit ce Dieu sur un monu-

ment de la vigne Borghèse : il paraît endormi près d'un vase, et il laisse avec négligence des pavots échapper de sa main. Souvent il paraît couché avec grâce, et il se livre aux douceurs du repos, tandis que la Nuit le caresse : souvent on le place sur un trône d'ébène avec un sceptre. Ovide veut que son lit soit de plume, et ses rideaux noirs. Les flots du Léthé baignaient l'entrée de son palais.

Le Sommeil tient quelquefois d'une main une corne, d'où il répand sur les mortels une vapeur assoupissante : elle était vide lorsque le Dieu avait accordé ses faveurs : on la représentait encore remplie, pour désigner l'insomnie et les chagrins de ceux à qui le

Dieu avait refusé son influence. La corne transparente annonçait les songes vrais et prophétiques ; mais lorsque le Sommeil tenait des dents d'éléphant, les songes qu'il envoyait étaient regardés comme vains et trompeurs.

Dans le Temple des Muses de l'abbé de Marolles, Picart le Romain a gravé le palais du Sommeil : ce Dieu y est représenté sur un trône, tenant des tiges de pavots : de chaque côté on voit une porte ; par l'une sortent les songes vrais, par l'autre les visions fantastiques : le fronton de la première est orné de la figure d'un bœuf, animal qui fournit la corne ; celui de l'autre offre la figure d'un éléphant.

Philostrate avait peint le Sommeil auprès d'Amphiaraüs, tenant la corne transparente d'une main, et de l'autre une dent d'éléphant: il lui avait donné un vêtement blanc sur un autre qui était noir.

Quelquefois ce Dieu portait une baguette avec laquelle il touchait ceux qu'il voulait endormir. Orphée, et Tibulle après lui, ont donné au Sommeil des ailes noires. C'est pourquoi les artistes modernes l'ont souvent représenté ailé.

A Rome, sur un monument ancien, le Dieu paraît avec des ailes: il est prêt à s'endormir, et il tient entre ses bras, comme à Sicyone, la tête d'un lion qui est devenu calme et paisible.

Sur une sardonyx du cabinet du

comte Morpeth, le Sommeil est aussi représenté près d'un lion assoupi.

Dans le château de Caprarolles, Thaddée Zucchero a peint la chambre du Sommeil : ce dieu, environné de ses attributs, y paraît endormi sur un faisceau de pavots. Mignard l'a représenté avec beaucoup d'élégance et de grâce dans la galerie de Saint-Cloud.

Carrée Sculp.

LES SONGES

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

LES SONGES.

Les Songes étaient adorés en Grèce et en Italie, aussi bien que le Sommeil et la Nuit, qui, suivant leur théologie, leur avaient donné le jour. Les peuples de Sicyone leur rendaient un culte particulier, et ils leur avaient dédié une chapelle dans le temple du Dieu de la Santé.

L'Etrurie se distingua bientôt dans l'art de la divination. Rome eut ensuite ses devins et ses aruspices.

Les Songes se reposaient, suivant Virgile, sur un vieux orme qu'on voyait à l'entrée des enfers,

et dont le feuillage épais et les branches antiques leur servaient de retraite. C'était près de cet arbre que les Furies avaient fixé leur séjour, et qu'habitaient encore l'Hydre, la Chimère, les Harpyes, les Gorgones, et les autres monstres enfants de la Nuit, dont la vue augmentait l'horreur de ce lieu. Ovide, qui place les Songes auprès du Sommeil leur père, dans le pays des Cimmériens, veut qu'ils soient en aussi grand nombre que les épis dans les plaines, les feuilles des forêts, et les grains de sables de l'Océan. Cette foule de Songes d'un rang inférieur, pénétrait dans les maisons des simples citoyens, dans les chaumières du pauvre, et n'était des-

tinée que pour eux ; mais on en distinguait trois qui ne visitaient que les palais des grands.

Le premier était *Morphée*. Son nom signifiait la forme du corps, et exprimait l'art avec lequel il savait prendre la figure des personnes et les représenter dans leurs actions.

Le second s'appelait *Icelos*, ressemblant : il se plaisait à revêtir la forme des animaux.

L'autre avait été nommé *Phobetor*, du verbe *phobein*, épouvanter, parce qu'il offrait souvent des objets désagréables et des images effrayantes.

La déesse *Brizo*, qui présidait aux songes, était la même qu'Hécate.

Morphée est représenté tenant un pavot, dont il touche ceux à qui il veut se manifester. On lui donne des ailes de papillon pour exprimer sa légéreté, et l'agrément des illusions qu'il procure.

Icelos et Phobetor qui n'offrent pas des images aussi flatteuses, n'ont aussi que des ailes de chauve-souris.

Souvent on voit les Songes prêts à quitter leur séjour, et placés entre deux portes qui conduisaient aux enfers. L'une était d'ivoire, l'autre de corne : la première servait à faire sortir les Songes vains; la seconde, ceux qui annonçaient des choses véritables. Il fallait cependant observer si les feuilles des arbres étaient dans la saison de

leur chûte, parce qu'alors, suivant Artémidore et la croyance des anciens, tous les rêves étaient fantastiques.

Sur une pierre gravée du muséum des antiques, Morphée accepte des pavots que la Nuit lui présente pour en répandre l'influence sur les mortels.

Dorigny a peint les Songes dans le palais Allegri à Venise. Mignard, dans celui des Thuileries, les a représentés sous la forme de petits enfants que la Nuit tient entre ses bras. Ce peintre célèbre a peint aussi Morphée dans le plafond de la galerie de Saint-Cloud.

Ce Dieu est encore représenté dans le grand sallon Versailles: la Rosée épanche son urne sur lui,

et il paraît enseveli dans un profond sommeil. La figure de Morphée et des autres divinités qui l'entourent, est de la plus éclatante fraîcheur. François Le Moine qui a employé pour dix mille livres d'outre-mer dans les peintures de ce sallon, ne pouvait en faire un usage plus agréable.

LE CHAGRIN ET LA DOULEUR.

Le Chagrin, dit Hésiode, était fils de la Mort, qui enfanta avec lui Momus, dieu de la raillerie, et les Hespérides, qui gardaient, au-delà de l'Océan, les pommes d'or que les arbres de leur jardin produisaient.

Virgile établit la demeure de ce Dieu à la porte des enfers; c'est de là qu'il venait briser le cœur aux mortels.

On le représente avec un visage livide, les yeux creux, les sourcils

froncés et la démarche incertaine. Sur le fameux bouclier d'Hercule, dit Hésiode, on voyait représenté le Chagrin près des Parques : pâle et décharné, consumé par la faim, il se soutient à peine : ses mains sont armées de griffes aiguës ; son visage est obscurci, et ses joues couvertes de sang : ses dents serrées épouvantent le spectateur : une noire poussière couvre ses épaules, et il paraît verser des larmes amères.

LA DOULEUR était née, suivant Hygin, de l'Air et de la Terre. L'ancien sculpteur Ctésilas en fit un statue qui le rendit célèbre, et le fit rechercher pour exprimer les souffrances du corps.

Aristide, peintre célèbre de l'an-

tiquité, contemporain d'Apelle, et qui le premier avait entrepris de peindre les mouvements de l'ame et de représenter les passions qui l'agitent, représente la Douleur sous l'emblême d'une femme qui, dans une ville prise d'assaut, expire de ses blessures; elle tenait dans ses bras un jeune enfant, et, le pressant contre son sein couvert de plaies, elle semblait craindre au milieu de ses propres tourments qu'il ne suçât du sang au lieu de l'aliment qui lui était nécessaire. Alexandre trouva ce tableau si parfait, qu'il le fit transporter à Pella, pour en orner le lieu de sa naissance.

Cette Divinité paraît quelquefois armée d'un poignard, et cou-

verte d'un vêtement noir, parce que c'est au milieu des ténèbres et dans l'obscurité des nuits, que le malheureux qui n'est plus distrait par les objets extérieurs et le spectacle riant de la nature, sent avec plus de force ses peines et le désespoir.

L'ENVIE, LA CALOMNIE, LA COLÈRE, etc.

L'ENVIE qui s'attache aux grands hommes et qui les poursuit sans relâche, que leurs succès irritent, et qui ne s'applaudit que de leurs malheurs, était un Dieu chez les Grecs; mais les Romains en firent une Déesse. Son nom *Invidia*, signifiait celle qui ne vous voit pas de bon œil.

Les Grecs lui donnaient aussi le nom de *Mauvais œil;* et pour garantir leurs enfants de ses funestes influences, ils prenaient avec le doigt la boue qui se trouvait au fond de leurs bains pour en mar-

quer leur front. Cette superstition existe chez les Grecs modernes, et on y craint encore l'Envie ou le Mauvais œil.

On représente cette Divinité avec des yeux égarés et le visage plein de rides ; elle tient souvent une hydre a sept têtes d'une main et trois serpents de l'autre, tandis qu'un quatrième lui ronge le sein.

L'un des principaux emplois de l'Envie était de servir de guide à la Calomnie ; c'est ainsi qu'Apelle la peignit. Rubens l'a représentée dans un des tableaux du Luxembourg, sous la figure d'une femme fort maigre et d'une extrême pâleur.

Le Poussin a peint cette Divinité qui se mord les bras, et qui

secoue les serpents dont sa tête est environnée ; elle est chassée par le Temps, qui relève la Vérité abattue.

L'Envie a été représentée encore par Jean Jouvenet, à Rennes, dans la chambre du conseil du Parlement; et par François Le Moine, à Versailles, dans le tableau de l'apothéose d'Hercule ; elle y paraît terrassée sous le char de ce demi-Dieu, et le peintre a placé autour d'elle des nuages sombres, qui repoussent en avant les figures et les font ressortir avec plus de force.

LA CALOMNIE qui se plaît à noircir l'homme vertueux qui la méprise, fut mise par les Athéniens au rang des divinités infernales.

Apelles la représenta dans un tableau célèbre dont les anciens nous ont laissé la description. Elle y était peinte comme une belle femme magnifiquement parée, mais dont les regards annonçaient une peine secrette : de la main gauche elle tenait un flambeau ardent ; de l'autre elle traînait par les cheveux un jeune homme, qui les bras tendus vers le ciel semblait le prendre à témoin de son innocence.

Devant la Calomnie marchaient l'*Envie*, l'Ignorance, le Soupçon armé d'un poignard, et la Crédulité aux oreilles d'âne. Le Repentir venait à la suite de ces objets hideux, vêtu d'habits noirs et déchirés : il tournait la tête, et ses yeux baignés de larmes vers la Vé-

rité qui ne s'avançait qu'avec lenteur. Ce tableau ingénieux, et qui a servi de modèle aux représentations modernes de la Calomnie, fut fait par Apelles, pour consacrer le souvenir du danger qu'il avait couru, lorsque injustement accusé d'avoir conspiré contre Ptolémée par le peintre Antiphile jaloux de sa gloire, on aurait pu lui ôter la vie, si ce dernier, tourmenté par les remords, ne s'était déclaré calomniateur et coupable.

Apelles par cette peinture a rendu sa justification immortelle: elle a fourni le sujet d'une excellente gravure de Corneille Cort, maître d'Augustin Carrache.

Un événement presque semblable à celui dont le célèbre peintre

grec faillit d'être la victime, engagea Frédéric Zucchero à peindre aussi la Calomnie. Cet artiste renommé, le premier prince de l'académie de Saint-Luc, indigné des outrages de plusieurs officiers du Vatican, les peignit avec des oreilles d'âne près de la Calomnie, et exposa publiquement ce tableau. Cette audace irrita le pape Grégoire XIII; et Zucchero, obligé de sortir de Rome, n'y revint que longtemps après.

En France, Rubens a peint la Calomnie dans la galerie du Luxembourg, sous la forme d'un Satyre qui tire la langue.

Bon Boulogne a représenté la même divinité terrassée par Hercule, dans le plafond de la deu-

xième chambre des Requêtes du Palais à Paris ; et dans la grande chambre du Parlement de Rennes, Coypel l'a peinte traînant un enfant par les cheveux, et chassée par Minerve, la déesse des arts.

Lacour, peintre de Bordeaux, a dernièrement rempli le vœu de la Nation, en gravant l'arrivée du comte d'Estaing : le Mensonge et l'Envie paraissent renversées par l'image de Louis XVI, que Minerve lui présente : près du général français, la Calomnie voudrait entraîner l'Innocence dans sa chûte : mais ses efforts sont impuissants ; cette dernière est inébranlable : le voile qui la couvre tombe, et elle paraît triomphante et avec tout l'éclat de la beauté.

LE MENSONGE recevait les ombres des mains de Charon, et les conduisait devant les juges infernaux. On le représentait avec un air séduisant et affable, quoique ses mains fussent armées de griffes aiguës : on plaçait à ses côtés un tygre, animal flatteur mais cruel.

Thomas Blanchet a peint le Mensonge terrassé sous les pieds de la Vérité, dans la salle de la Conservation de Lyon.

LA COLÈRE, nommée en grec *Orghè*, parce qu'elle est un mouvement de l'ame, était appelée *Ira* chez les Romains.

On la représente ordinairement avec des vêtements en lambeaux, et couleur de feu. Elle se tord les mains et se mord les lèvres.

On voit quelquefois auprès d'elle un lion qui se bat les flancs, ou un coq, animal dont la colère est vive et s'allume aisément.

Parmi les anciens, Timomachus, peintre byzantin, et qui excellait surtout à peindre les passions violentes, avait représenté la Colère. Il donna la plupart des traits de cette divinité à sa Médée et à son Ajax en fureur, qui furent achetés quatre-vingts talents, et placés à Rome dans un temple de Vénus.

Parmi les modernes, Tempesta a gravé la Colère sous la figure d'une femme qui tient une épée d'une main, et de l'autre un flambeau allumé.

Le Moine l'a peinte dans le grand sallon de Versailles; et Le Brun

dans un tableau de la galerie du même palais, qui offre l'alliance de l'Allemagne et de l'Espagne avec la Hollande, la représente comme une divinité pâle et décharnée, qui tient un coq sous le bras, et des verges sanglantes à la main.

L'Envie s'attachait à la réputation des hommes, mais l'horrible démon *Eurynome* s'attachait à leurs cadavres et les dévorait. Les Delphiens lui rendaient un culte et le redoutaient fort. On lui donnait des traits affreux, une face livide comme la couleur des chairs infectes dont il se repaissait. Ses dents étaient longues, aiguës et ensanglantées, et on le représentait toujours assis sur la peau d'un

vautour, parcequ'il en avait la voracité.

Ce fut particulièrement chez les Athéniens que l'*Impudence* et l'*Injure* eurent des autels. Ils leur en élevèrent après avoir expié le crime de Cylon, et ils paraissent être les seuls parmi les Grecs, qui aient honoré ces divinités qu'ils placèrent dans les enfers. Cicéron leur a reproché ce culte. Que l'esprit, dit-il, la piété, la vertu, la fidélité reçoivent des hommages ; qu'on leur consacre des autels. Vous faites bien, citoyens de Rome : on doit offrir les vertus utiles à la vénération des peuples. Mais vous, Athéniens, rougissez de faire fumer votre encens en l'honneur des vices, et surtout de bâtir un temple à l'Injure et à l'Impudence.

Cette dernière est représentée élevant une tête orgueilleuse, et ayant près d'elle ou un chien ou une perdrix, animaux qui, suivant les Anciens, avaient beaucoup d'audace. Plusieurs ont cru avec assez de vraisemblance, que cette divinité était la même que *Cotytto*. Celle-ci, d'abord honorée dans la Thrace, au rapport de Strabon, vit les infâmes mystères, nommés Cotyttées de son nom, pénétrer dans la Grèce; et le poète Eupolis dans une comédie qu'il intitula Cotytto, se moqua d'Alcibiade qui avait eu la faiblesse de s'y faire initier. Les prêtres de cette Déesse se nommaient *Baptes*.

Baglioni et Raphaël ont figuré l'Impudence, par une femme au

visage couvert de rougeur, aux yeux enflammés, qui sollicite un jeune homme au crime. L'Injure qui, suivant Homère, marcha toujours avec une tête altière, était représentée comme une furie qui darde une langue acérée, et qui brise les balances de la Justice.

Louis Dorigni l'a peinte à Venise dans le palais Zenobio.

LA FAIM était fille de la Nuit. Virgile la place à la porte des enfers, et d'autres sur les bords du Cocyte, où des arbres dépouillés de feuillages présentaient un ombrage triste et sombre : assise au milieu d'un champ aride, elle arrachait avec les ongles quelques plantes infertiles pour s'en nourrir.

Les poètes l'ont dépeinte avec

un visage pâle et défait, le corps maigre et décharné : ses cheveux sont hérissés et en désordre, ses lèvres noires, et sa peau est couverte de rides : on n'aperçoit que la place où son ventre doit être : ses os sont saillants, et la grosseur de ses genoux et de ses talons offre un objet hideux. Mère de la Mort elle ne conseille que des crimes. Lorsque Bellone ravage la terre, elle marche à sa suite, et accroît les maux des mortels.

LA PAUVRETÉ, sœur de la Faim et fille de la Nuit, se nommait *Penie* chez les Grecs. On la représentait avec un visage pâle, les pieds nus, et un vêtement en lambeaux : affamée et furieuse, le désespoir éclate quelquefois dans

ses regards, et elle est prête à se déchirer le sein.

Platon nous apprend, d'après l'ancien philosophe Diotime, qu'on l'a crue mère de l'Amour. Dans le dialogue intitulé le Banquet, il fait raconter à l'un des interlocuteurs que les dieux donnant un grand festin, *Porus* qui avait un peu bu s'endormit à la porte de la salle; *Penie* étant alors survenue pour recueillir les restes du repas s'approcha de lui, et il en eut un fils: c'était l'Amour.

Parmi les antiquités d'Herculanum, on a trouvé une peinture où l'Indigence est représentée avec un air austère: sa robe blanche a des manches d'une autre couleur: elle tient un petit Amour par les

ailes, et elle le sort d'une espèce de cage, où plusieurs autres sont renfermés.

Cette mosaïque a été imitée dans un tableau de Vien, connu sous le nom de la Marchande d'Amours.

A Londres, dans la maison de l'Orient, Holbein a peint la Pauvreté sous la forme d'une femme maigre, assise sur une gerbe de paille. Son char est rompu en plusieurs endroits, et on y voit attelés un cheval et un âne fort décharnés : un homme et une femme marchent tristement et les bras croisés devant la Déesse. Frédéric Zucchero étant en Angleterre trouva ce tableau si parfait qu'il le copia.

Le Poussin, dans son tableau

de la vie humaine, a représenté la Pauvreté qui donne la main au Travail et à la Richesse : elle est vêtue d'un habit en lambeaux, et sa tête est couronnée d'une branche d'arbre, dont les feuilles sont séchées et flétries.

L'INQUIÉTUDE, fille de la Nuit, se nommait chez les Romains *Cura* ou *Ærumna, ab ære*, de l'airain, c'est-à-dire, des richesses, dont l'extraction et la jouissance causent si souvent tant de peines. Ils lui attribuèrent la formation du corps de l'homme. Homère dit qu'elle était toujours suivie de la Douleur, et souvent de la Mort.

LA NÉCESSITÉ, fille de la Fortune, qui soumettait à ses dé-

crets les dieux mêmes, tenait compagnie aux Parques dans les enfers. Les Corinthiens lui élevèrent un temple magnifique près de la citadelle, dans le lieu de leur ville nommée l'Acrocorinthe ; personne ne pouvait y entrer si ce n'est la prêtresse. Les Grecs connurent cette divinité sous le nom d'*Einarmène*, mot qui signifiait chez les Crétois, le fil immuable des événements.

Platon dit qu'elle tenait un immense fuseau de diamants : d'un bout il touchait à la terre, l'autre se perdait dans les cieux ; elle le tournait avec effort, et développait ainsi toutes les révolutions des empires et de la nature.

Les Romains lui donnaient des

mains de bronze : dans l'une ils plaçaient un marteau, et dans l'autre des clous de diamants; et lórsqu'ils voulaient exprimer que rien ne pouvait changer un dessein, ils s'écriaient : « Tout est « réglé, la Nécessité a enfoncé son « clou. » Pendant long-temps ce peuple n'eut pas d'autre méthode pour compter les années, que de mettre un clou le premier jour de chacune, dans la porte d'un de ses temples principaux.

LA FUREUR tirait ce nom chez les latins du verbe *ferire*, frapper, parce que ceux qui se livrent à ses transports sont toujours préts à répandre le sang.

Pendant la paix cette divinité se retirait dans les enfers, où on

la voyait assise sur un monceau d'armes et frémissant de rage ; mais lorsque Bellone inspirait aux hommes sa folie sanguinaire, elle sortait du Tartare, le visage déchiré, et tenant dans ses mains teintes de sang une épée nue.

On la représentait quelquefois suivie de la Mort, et portant un bouclier percé de plusieurs traits. Chez les Etrusques elle accompagnait souvent *Furina*. Sur un tombeau que Gori a décrit, on voyait d'un côté cette dernière divinité ; de l'autre *Furor*, la Fureur, le menton horriblement barbu, les yeux égarés, avec de grandes ailes et tenant un glaive à la main. Ce tombeau était sans doute celui de quelque infortuné, qui dans un

instant d'égarement et de fureur avait abrégé ses jours.

Cette Déesse insensée et horrible, a été peinte par Rubens dans un des tableaux de la galerie du Luxembourg : elle est poursuivie par Apollon et Pallas.

LES MALADIES ET LA VIEILLESSE.

Tous les maux qui affligent l'humanité, et qui rendent souvent notre existence si douloureuse et si pénible, habitaient les enfers : on distinguait surtout parmi eux la *Peste* et la *Fièvre*.

La première, qui, sortant de l'Orient et des marais de l'Ethiopie, a si souvent étendu ses ravages jusques dans l'Europe, se montra à l'imagination des Grecs comme une divinité vengeresse, toujours prête à punir les peuples et à les précipiter dans la

tombe. Elle fut nommée *Divine*, parce qu'on ne connaissait aucun remède à ses coups, et qu'elle passait comme un torrent qui entraîne tout dans son cours.

Fille de la Nuit, suivant Hésiode, Jupiter l'envoyait souvent avec la *Famine* sur une ville entière, pour punir le crime d'un seul. Sophocle l'appelait *Area*, que Vinshemius traduit par *Martia*, la divinité aussi féroce que Mars; et le poète grec s'écrie: Minerve, venez à notre secours! mettez en fuite cette divinité barbare, qui, plus redoutable que le Dieu des combats, nous fait périr sans armes et sans appareil de guerre. Hélas! ce qu'une nuit a épargné devient la proie du jour suivant. Grand Jupiter, qui

faites gronder le tonnerre, écrasez cette divinité de vos foudres.

Les Grecs représentaient la Peste sous la forme d'une vieille femme vêtue de noir, qui parcourait les villes pendant la nuit, et soufflait sur les maisons son venin mortel. Ils lui immolaient des hommes dans des sacrifices solennels, nommés *Catharmes ;* et ils croyaient ainsi, par une effusion volontaire du sang humain, appaiser sa rage et sa fureur.

En Italie où cet horrible fléau fut aussi connu, on la plaça dans les enfers à la suite de Tisiphone ; et la ville de Crotone seule prétendait, à cause de son origine illustre, être à l'abri de son influence contagieuse.

A Rome on institua les jeux *Taurii*, pour prier les dieux infernaux d'éloigner la Peste. Ces jeux furent ainsi nommés, parce que la peste, qui les fit établir sous le règne de Tarquin le superbe, avait été causée par un taureau infect dont on avait mis la chair en vente. Les jeux séculaires dont la célébration était si solennelle, furent institués pour le même objet. Volusius Valérius les célèbra la première fois pour détourner la peste de sa famille, et il offrit des victimes nombreuses aux dieux d'enfer, pendant trois nuits consécutives. Valérius Publicola les renouvela ensuite; et, après avoir consulté les livres Sibyllins, on ordonna qu'ils seraient célébrés

au commencement de chaque siècle.

LA FIÈVRE fut adorée particulièrement à Rome, où l'on trouvait, dit Pline, les dieux en plus grand nombre que les hommes : on lui éleva un temple dans cette ville sur le mont Palatin, et on y portait les remèdes qu'on voulait employer dans les maladies, pour leur donner plus d'efficacité. Elle en avait deux autres dans deux quartiers différents. On trouve des inscriptions dédiées à la déesse Fièvre, à la sainte Fièvre.

Les Romains qui adoraient Juturne, déesse de la santé, imaginèrent aussi une divinité pour la Maladie, et ils la nommèrent *Jaso*. Hippocrate avait consacré dans le

temple d'Apollon à Delphes, la statue d'un homme exténué par les souffrances et la perte de sa santé.

LA VIEILLESSE, fille de l'Erèbe et de la Nuit, était représentée le front courbé, le visage ridé, et la démarche chancelante; elle était appuyée sur un bâton, et on voyait auprès d'elle une corneille dont l'existence, suivant les Naturalistes, s'étend au-delà d'un siècle.

Quelquefois on figurait la Vieillesse par la représentation de Saturne, le père des Dieux.

Les anciens invoquaient particulièrement Vénus surnommée *Ambolegera*, pour qu'elle empêchât la Vieillesse de flétrir leurs traits.

Souvent on plaçait la figure de

cette divinité à côté de celle de la Crainte, parce que c'est du terme de la vie qu'on jette un regard tremblant sur les actions qui en ont marqué le cours. C'est ce qu'a expliqué Platon dans cette morale sublime qui l'a fait admirer des Chrétiens mêmes : Sache, dit-il, que lorsqu'on est prêt à descendre dans la tombe, la Crainte s'empare de nous, et place dans notre souvenir le bien qu'on a négligé pendant la vie. C'est alors que les peines et les supplices réservés aux criminels, qu'on n'avait regardés que comme des fables ridicules, touchent l'ame, et nous font frémir. Ainsi, soit que l'esprit devienne affaibli par l'âge, soit qu'étant plus près de la mort le vieillard

examine les choses avec plus d'attention, il est saisi d'effroi : s'il a fait tort à quelqu'un, le désespoir l'accable, pendant que celui qui n'a rien à se reprocher conçoit cette douce espérance, que Pindare a nommée *la nourrice de la vieillesse.*

Telles étaient les divinités nombreuses qui, suivant les anciens, peuplaient les enfers. Leur idée faisait fuir le vice; souvent celui qui brûlait de commettre le crime, s'arrêtait en songeant à la vigilance de Némésis. Les meurtriers, les homicides, appréhendant les remords des Furies, laissaient échapper leurs poignards; et l'homme faux et perfide redoutait les châtiments d'Hécate : les ondes froides du Styx, les eaux rapides de l'A-

chéron, les flots obscurs du Cocyte, les rives affreuses de l'Erèbe, le fleuve de Feu et celui de Larmes, inspiraient des réflexions favorables à plusieurs, et les forçaient à devenir justes et bons. L'idée de la sévérité des juges, de la férocité de Cerbère, du pouvoir vengeur de Pluton, de la nuit éternelle, et des vices hideux, faisait évanouir les projets audacieux, et désarmait les tyrans.

En Grèce et en Italie, les peuples, pour franchir le Tartare et parvenir à l'Elysée, firent taire leurs passions; ils devinrent plus qu'ailleurs généreux et fidèles à leurs serments, pleins de patriotisme et de courage. Leur intérêt propre les soumettait à l'intérêt

général. La crainte des malheurs à venir leur apprenait à se sacrifier souvent pour le bonheur des autres; et, comme on ne peut en douter, la pensée d'une autre vie rendit celle dont ils jouirent, moins criminelle et plus utile.

HISTOIRE

DES

TEMPS HÉROIQUES.

Nous avons terminé tout ce qui avait rapport aux divinités grecques et romaines. Nous allons parler à présent de celles des hommes qui, par leurs grandes actions, ont été mis au rang des dieux.

Cette Histoire se nomme *Histoire Fabuleuse*, parce qu'elle offre un mélange de faits véritables, et de fables dont on les a ornés; et *Histoire Héroïque*, parce que ce ne sont plus des dieux qui en sont les personnages, mais des *héros* divinisés.

L'Histoire héroïque a plus d'attraits encore que celle des dieux, parce qu'aux agréments de la fable, elle réunit l'intérêt de l'histoire. Elle est utile à connaître pour l'explication des anciens monuments et des anciens auteurs. Elle appartient à la poésie, par ses fictions; à l'histoire, par ses faits. Elle nous sert à fixer quelques époques chronologiques des plus anciens temps, et à nous faire connaître les mœurs et les usages de ces siècles nommés *héroïques*, parce qu'ils ont vu naître des héros, et *homériques*, parce qu'Homère les a chantés.

Les anciens artistes se sont plu à retracer les faits de l'Histoire héroïque, principalement sur les pierres gravées, et sur les vases

peints, appelés improprement *Etrusques*, et qui sont l'ouvrage d'anciens artistes grecs.

Winkelman a prouvé que l'explication d'une infinité de monuments qu'on attribue à l'histoire romaine, devaient être cherchée dans l'histoire héroïque.

Nous allons donc nous occuper de cette histoire en détail, en suivant l'ordre chronologique, sans cependant nous assujétir à des dates précises, qu'il serait impossible de fixer.

Cette histoire peut commencer avec l'origine mythologique du monde, à l'époque où les hommes furent créés par l'audace de Prométhée, et animés par le feu divin qu'il sut dérober dans le ciel.

PROMÉTHÉE.

L'UNIVERS avait repris la paix après la défaite des Géants, et le partage entre les trois frères Jupiter, Pluton et Neptune, lorsqu'un nouvel attentat vint troubler la tranquillité et ramener la discorde dans le ciel.

PROMÉTHÉE, un des Titans, était distingué parmi eux par son esprit fin et rusé; il entreprit de tromper Jupiter dans un sacrifice, et d'éprouver par-là si véritablement il méritait d'être au nombre des dieux. Après avoir fait tuer deux bœufs, il remplit une des deux

PROMETHÉE *Marcellin L.^{re} Sculp.*

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

PANDORE.

NAPOLI

peaux de la chair, et l'autre des os de ces victimes.

Jupiter choisit la dernière. Résolu de se venger de cet artifice sur tous les hommes, il leur ôta l'usage du feu. Prométhée, avec l'aide de Minerve, dont les conseils lui avaient déja servi lorsqu'il forma le corps de l'homme avec de la boue détrempée, monta jusqu'au ciel, s'approcha du char du soleil, et y prit le feu sacré, qu'il porta sur la terre dans la tige d'une férule.

Jupiter, outré de ce nouvel attentat, ordonna à Vulcain de former une femme qui fût douée de toutes sortes de perfections; ce qui la fit appeler *Pandore*. Les dieux la comblèrent de présents, et l'envoyèrent

à Prométhée avec une boîte remplie de tous les maux. Ce prince s'en défia, et ne voulut point la secevoir pour sa compagne; mais Epiméthée, à qui elle se présenta, en fut si charmé, qu'il l'épousa, et en eut Pyrrha, femme de Deucalion.

Il voulut aussi voir ce qui était dans la boîte fatale, et sur le champ il en sortit ce déluge de maux qui ont depuis ce temps-là inondé toute la terre. Il la referma promptement, mais il n'y eut que l'Espérance qui n'eut pas le temps de s'évader; et c'est le seul bien qui soit resté aux hommes malheureux.

Jupiter, outré de ce que Prométhée n'avait pas donné dans ce

dernier piége, ordonna à Mercure de le conduire sur le mont Caucase, et de l'attacher à un rocher, où une aigle, fille de Typhon et d'Echidna, devait lui dévorer éternellement le foie toujours renaissant. Le supplice de Prométhée devait être éternel; cependant quelques auteurs en bornent la durée à l'espace de trente mille ans. Hésiode ne dit point que Jupiter emprunta le ministère de Mercure, mais qu'il attacha lui-même ce malheureux, non à un rocher, mais à une colonne.

Hercule le délivra cependant quelques années après; ou, selon d'autres, Jupiter lui-même, en récompense de ce qu'il lui avait révélé l'oracle des Parques, qui

avaient prédit que l'enfant de Thétis serait plus puissant que son père, et que par conséquent il devait abandonner le dessein qu'il avait de l'épouser, de peur d'être un jour détrôné par son fils.

Comme il avait juré de laisser, pendant l'espace de temps que je viens de marquer, Prométhée attaché au Caucase ; pour ne pas violer son serment, il ordonna qu'il porterait toujours au doigt un anneau de fer, où serait attaché un petit fragment de la roche du Caucase, afin qu'il fût vrai en quelque manière, que Prométhée resterait toujours attaché à cette roche ; et voilà, disent les anciens, l'origine de la première bague. Pline, qui rapporte ce fait, n'en a pas cherché de plus véritable.

Il ne faut pas s'imaginer que ces fictions soient passées jusqu'à nous d'une manière uniforme; celle-ci est racontée bien différemment par les anciens.

Durius de Samos prétend que Prométhée fut chassé du ciel, pour avoir aspiré à l'hymen de Minerve; et voilà pourquoi il est tant parlé dans cette fable de cette déesse.

Nicandre de Colophon veut que le crime de Prométhée ait été d'avoir persuadé aux hommes de céder au serpent le don de rajeunir, dont les dieux les avaient gratifiés.

D'autres enfin, bien loin de penser qu'il eût méprisé Pandore, assurent qu'il en avait abusé après que son frère l'eut épousée.

Le temps nous a conservé un beau bas-relief, représentant Prométhée délivré par Hercule. Cette fable est admirablement gravée sur ce marbre, à l'extrémité duquel on voit d'un côté un vieillard entre des branches d'arbres, qui est l'image du mont Atlas, selon Bellori, mais qu'on dirait plus vraisemblablement être celle du Caucase où Prométhée fut délivré. Hercule, avec son arc bandé, prêt à tirer contre l'aigle, a laissé derrière lui la massue et la dépouille du lion de Némée. Prométhée, attaché à un rocher, porte sur son genou l'oiseau qui lui a déchiré les entrailles. Enfin Mercure paraît disposé à aider Hercule.

Le nom de Prométhée était passé

en proverbe dans la Grèce, pour désigner un homme adroit, rusé, qui prend toutes sortes de formes. C'est pour cela que Lucien a composé un dialogue contre un homme qui l'avait appelé Prométhée pour exprimer l'adresse de ses discours.

Le nom de Prométhée signifiait aussi un potier, parce qu'il excellait à faire des ouvrages d'argile. Une pierre gravée le représente modelant des statues, et les appareillant.

Ce nom signifie prévoyance, et il a été aussi donné à la Providence.

Lucien a composé un charmant dialogue entre Mercure et Vulcain, aidés de la Force et de la Violence, qui vont attacher Pro-

méthée sur le Caucase avec des clous de diamants.

Le supplice de Prométhée est aussi le sujet d'une belle tragédie du plus ancien poète dramatique grec, d'Æschyle, intitulée, *Prométhée lié.* On y voit ce fils de Japet, attaché sur le Caucase; il raconte à Io ses aventures, et les imprécations qu'il vomit contre Jupiter son persécuteur, sont de la plus sublime énergie.

Le rapt du feu céleste a aussi été le sujet d'un intermède à l'Opéra, sous le nom de *Pandore.*

On appelle proverbialement *Boîte de Pandore,* un présent funeste, qui devient la cause de plusieurs maux.

Le supplice de Prométhée et sa

délivrance par Hercule, se voyait sur plusieurs monuments.

Prométhée, délivré par Hercule, fut guéri par Chiron, et jouit des honneurs de l'immortalité, qui lui était due comme à un des Titans.

Il s'occupa toujours d'inventions ingénieuses et utiles. Ce fut lui qui construisit l'arche qui sauva Deucalion du déluge.

Il rendit même des services à Jupiter, en le détournant de son amour pour Thétis.

On lui rendit dans l'Attique les honneurs divins; il avait un autel dans l'académie même; et on avait institué des jeux en son honneur, qui consistaient à courir depuis cet autel jusqu'à la ville, avec des

flambeaux qu'il fallait empêcher de s'éteindre. Pour remporter la victoire, il fallait conserver son flambeau allumé: celui qui courait le premier, si son flambeau s'éteignait, cédait sa place au second, le second au troisième, et ainsi des autres: si tous les flambeaux s'éteignaient, personne ne remportait la victoire, et le prix était réservé pour une autre fois.

DANAUS

ET

SES FILLES.

DANAUS était frère d'Egyptus. L'heureux succès de la colonie de Cécrops l'engagea à tenter aussi un établissement dans le même pays. Obligé de quitter sa patrie, il fit équiper un vaisseau sur lequel il embarqua ses cinquante filles qu'il avait eues de plusieurs femmes, avec tous ses esclaves, et quelques Ægyptiens qui voulurent bien le suivre : il relâcha d'abord dans l'île de Rhodes, où, après avoir consacré une statue à

Minerve, une des grandes divinités de l'Ægypte, pour lui rendre grâces de l'heureux succès de sa navigation, il se rembarqua et arriva dans la Grèce.

Gélanor, qui venait de monter sur le trône d'Argos, reçut cet étranger avec une courtoisie qui lui devint bientôt fatale. Le commencement du règne de Gélanor amena des troubles; Danaüs en profita : il se fit un parti considérable, détrôna son bienfaiteur, mit fin au règne des *Inachides*, et devint le chef des *Bélides*.

Les fils de son frère, aussi au nombre de cinquante, ayant appris des nouvelles de Danaüs, s'embarquèrent pour le venir trouver, dans le dessein d'épouser ses filles,

Miavelle J. Sculp.

HYPERMNESTRE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

et se faire des établissements dans cette partie de la Grèce où régnait Danaüs; mais ce prince à qui tout faisait ombrage, et qui craignait de se voir dépouiller d'un bien qu'il venait d'usurper, après les avoir reçus avec toutes les apparences d'une véritable amitié, et leur avoir donné ses filles en mariage, frappé de la réponse d'un oracle qui lui avait prédit qu'il serait détrôné par un de ses gendres, exigea d'elles qu'elles tueraient leurs époux la première nuit de leurs noces; et elles lui obéirent, à l'exception d'Hypermnestre qui sauva Lyncée.

Danaüs qui le sut, punit la désobéissance de sa fille; cependant, étant revenu ensuite à lui-même,

il reconnut Lyncée pour son gendre et son successeur. Lyncée monta sur le trône, qu'il conserva pendant quarante ans, et eut pour successeurs Abas, Prœtus, et Acrisius qui ne laissa qu'une fille, nommée Danaé, de laquelle naquit Persée.

Nous avons vu à l'article des Tourmentés, quel fut dans les enfers le supplice des Danaïdes.

Cette fable est le sujet de la meilleure tragédie de Lemière; elle a été imitée en Italie par le célèbre Métastase.

C'est aussi le sujet d'un opéra intitulé *les Danaïdes*, où l'on admire la superbe musique de Saliéri.

Nicolle I. Sculp.

DEUCALION ET PIRRHA

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

DEUCALION.

Les hommes formés par Prométhée, se multipliant, et devenus plus nombreux, composèrent des troupes émigrantes, qui allèrent fonder de nouvelles sociétés. *Inachus* avait établi ainsi le royaume d'Argos; *Ægialée*, celui de Sicyone.

Dans les premiers temps, la justice régnait encore parmi les hommes. C'était cet *âge d'or* où la terre produisait sans culture; le vin et le lait coulaient dans les campagnes; tout était plaisir, bonheur et innocence.

Des mœurs si pures et si sim-

ples commencèrent à s'altérer, et la félicité des hommes à diminuer en proportion de cette altération. Cette époque un peu moins heureuse, fut nommée l'*âge d'argent.*

Celle qui la suivit reçut une altération encore plus funeste. Les premières institutions s'abolirent; les vices de toute espèce, et les maux qui ont été leur suite, s'introduisirent. Il restait cependant encore quelques souvenirs de l'antique vertu, et les hommes n'étaient pas tout-à-fait pervers. C'est cet âge que les poètes ont nommé l'*âge d'airain.*

Mais les hommes parvinrent à un point de méchanceté, de fausseté et de barbarie, qui n'était plus supportable. La licence amena avec

elle le vol et le meurtre, et Jupiter crut ne devoir plus supporter les forfaits de ce siècle, appelé, à cause de ses crimes et de ses malheurs, l'*âge de fer*.

Jupiter résolut de détruire cette race impie; cependant il ne voulait pas confondre l'innocent avec le coupable: c'est pourquoi, selon Ovide, il voulut visiter la terre, et demeurer quelque temps parmi les hommes.

Suivi de Mercure, il fut d'abord chez *Lycaon*, roi d'Arcadie, fils de Pélasge et de Mélibrie de Cyllène. Il était habile dans l'art de régner : il fut le fondateur d'une ville nommée *Lycorée*, sur le mont Lycée; il y fit honorer Jupiter sous le nom *Lycéen*, et il y insti-

tua en son honneur des jeux appelés aussi *Lycéens*.

Cet acte religieux ne put effacer l'impression que la cruauté impie de Lycaon avait faite sur l'esprit de Jupiter. Ce prince fut le premier qui sacrifia des victimes humaines; il souilla par ces affreux sacrifices les fêtes des Lupercales dont on le dit l'auteur.

Il reçut d'une manière hospitalière le maître des dieux et son favori; mais il eut ensuite quelque doute sur la divinité dont ils se vantaient; et, pour les éprouver, il mêla des membres humains d'un de ses hôtes égorgé, aux viandes qu'il leur offrit dans un festin. Le moment de cet horrible repas fut celui de sa perte. Jupiter se ma-

nifesta dans toute sa puissance; le palais fut réduit en cendres, et ce prince cruel changé en loup.

Plusieurs Mythologues attribuent ce crime à ses fils.

Ovide a fait de l'histoire de Lycaon le sujet d'une de ses plus belles fables.

Ce poète, poursuivant le récit des voyages de Jupiter et de Mercure, les fait arriver dans la Phrygie, sous la figure humaine. Ils furent rebutés par tous les habitants d'un village où ils passèrent; la seule cabane de *Philémon* et *Baucis* leur fut ouverte : c'étaient deux vieux époux qui composaient seuls toute leur famille et tout leur domestique, et qui vivaient heureux dans leur pauvreté. Ils firent

aux dieux le meilleur accueil qu'ils purent. La vieille Baucis se hâta de faire tiédir de l'eau pour leur laver les pieds, cérémonie qu'on pratiquait à l'égard des étrangers ; ensuite elle leur servit un repas champêtre : il consistait en quelques fruits, du lait et du miel. Ovide s'est fort étendu en décrivant l'ameublement de ces pauvres gens, et le festin qu'ils firent aux dieux, qu'ils reconnurent pour ce qu'ils étaient pendant le repas. Aussitôt ils coururent pour tuer une oie qu'ils avaient, et qui gardait leur maison : l'oie, plus agile qu'eux, leur échappa, et vint chercher un asyle aux pieds des dieux qui ordonnèrent qu'on lui laissât la vie. Ensuite ils se levèrent de table,

commandèrent à ces vieilles gens de les suivre sur une haute montagne voisine du hameau; là, ils leur dirent de regarder derrière eux. Philémon et Baucis virent que tout le village était submergé, excepté leur cabane, qui se changea en un magnifique temple. Jupiter leur promit de leur accorder tout ce qu'ils demanderaient pour récompense de leur fidélité. Ils demandèrent seulement aux dieux d'être les ministres de ce temple, et de ne point mourir l'un sans l'autre. Leurs vœux furent exaucés; et lorsqu'ils furent parvenus à une extrême vieillesse, un jour qu'ils s'entretenaient de ce miracle, à la porte du temple, Philémon s'aper-

çut que Baucis se changeait en tilleul, et Baucis fut étonnée que son mari devenait chêne ; ils se firent tendrement leurs adieux.

La Fontaine a mis en vers cette fable charmante, et Swift en a fait une parodie dans laquelle Philémon devient curé de village. La manière dont il métamorphose la cheminée en clocher, le tourne-broche en horloge, la chaise du vieillard en chaire à prêcher, etc. est tout-à-fait originale.

On a fait du sujet de Philémon et Baucis une jolie pantomime à l'Ambigu Comique.

Les noms de Philémon et Baucis sont devenus un proverbe pour désigner deux époux chargés d'an-

nées, qui ont passé leur vie à se prouver leur tendresse, et qui en conservent le sentiment avec vivacité.

Jupiter ne voulait donc sauver que Philémon et Baucis, mais il résolut de faire périr tous les hommes; et ce fut par les eaux, en ouvrant les cataractes du ciel. Tout ne périt pas dans cette funeste catastrophe; et, outre Philémon et Baucis, deux êtres assez jeunes pour repeupler le monde, lui survécurent.

Quelques auteurs prétendent que l'extrémité du mont Parnasse seule ne fut point atteinte par ce déluge, et qu'elle sauva ces êtres précieux, *Deucalion* et *Pyrrha*.

D'autres assurent que Prométhée sauva Deucalion, son fils, en lui donnant une barque qu'il avait construite.

Après que les eaux se furent retirées, ils allèrent consulter la déesse Thémis, qui rendait ses oracles aux pieds de la montagne; et c'est là qu'ils apprirent que pour repeupler le monde, ils devaient déterrer les os de leur grand'mère. Leur piété fut alarmée d'un oracle si cruel; mais Deucalion s'étant avisé de dire que la terre étant leur mère commune, ces os pouvaient bien être les pierres qu'elle renfermait dans son sein, ils en prirent quelques-unes, et les jetèrent derrière eux, ayant les yeux

fermés : celles que Deucalion jeta formèrent des hommes, et celles de Pyrrha des femmes.

Deucalion et Pyrrha sont le sujet d'une jolie petite pièce de Sainte-Foix.

CÉCROPS.

Cécrops vint d'Ægypte dans la Grèce, sous le règne de Triopas, septième roi d'Argos; il épousa la fille d'Acteüs qui donna son nom à ce pays, fonda, avec sa colonie, douze villes ou plutôt douze bourgs dont il composa le royaume d'Athènes, et où il établit, avec les lois de son pays, le culte des dieux qu'on y adorait : il y porta surtout celui de Minerve, honorée à Saïs sa patrie; celui de Jupiter et des autres dieux d'Ægypte. Ce fait est attesté par toute l'antiquité. On dit même que ce fut lui qui, le premier, donna le nom

de dieu à Jupiter, lui éleva un autel, et érigea une statue en l'honneur de Minerve.

Ce fut toujours lui qui enseigna aux Grecs le culte plus humain : on n'immola plus aux Dieux que des animaux ; il enseigna aussi aux Grecs l'agriculture, et leur donna des lois.

Cécrops avait relâché dans l'île de Chypre, avant que d'arriver en Grèce. On établit dans la ville qu'il fit rebâtir, et qui fut depuis appelée *Salamine*, en l'honneur d'Agraule, sa fille, la coutume d'immoler tous les ans une victime humaine. Cette coutume dura très-longtemps ; et, après la mort de Diomède, on offrit à ce héros le sacrifice qu'on offrait auparavant à cette princesse.

On conduisait cette infortunée victime dans le temple, et après qu'on lui avait fait faire trois fois le tour de l'autel, le prêtre lui passait une lance à travers le corps, et la faisait porter à l'instant sur un bûcher. Delphylus, roi de Chypre, abolit cette détestable cérémonie, et changea ce sacrifice en celui d'un bœuf.

Athènes, l'inventrice des arts et des sciences, le siége de la politesse et de l'érudition, doit donc ses commencements à l'Ægypte. Ce n'est pas que le pays fût désert au temps où Cécrops y arriva; mais les peuples qui l'habitaient étaient, pour la plûpart, encore barbares et sauvages, vivant dans les bois et dans les montagnes, sans lois,

sans société et sans discipline. Ce prince ægyptien rassembla ceux de son voisinage, forma un établissement solide, et bâtit la forteresse qui, de son nom, fut appelée, ainsi que tout le pays, *Cécropie*.

Cécrops laissa trois filles, *Aglaure*, *Hersé*, et *Pandrose*, devenues célèbres sous ses successeurs.

Après la mort de Cranaüs qui monta sur le trône après Cécrops, Erichtonius disputa la couronne à Amphictyon, qui demeura vainqueur, et succéda à Cranaüs, après lequel régna Ericthtonius.

On donnait à cet Erichtonius une origine infâme. Minerve l'ayant vu naître boiteux et contrefait, le cacha dans une corbeille, et en donna le soin à Aglaure, lui dé-

fendant d'y regarder. Mais, comme les défenses ne font qu'irriter la curiosité, elle ouvrit la corbeille, et n'y trouva qu'un enfant avec des jambes de serpent. Minerve se vengea de l'indiscrétion de cette princesse, en la rendant jalouse de *Hersé* sa sœur, dont Mercure était amoureux; et un jour qu'elle voulut empêcher ce dieu d'entrer dans l'appartement de sa maîtresse, il la frappa de son caducée, et la changea en rocher.

Comme Erichtonius avait les jambes faibles et contrefaites, il inventa l'usage des chars; il ajouta des roues à une espèce de traîneau que Trochilas avait mis en usage avant lui; et il se servit si utilement de cette nouvelle in-

vention dans la célébration des *Athénées*, où il remporta le prix, et dont il était l'instituteur, qu'il mérita de former après sa mort la constellation appelée *Heniochus*.

Pandrose, troisième fille de Cécrops, ne voulut point désobéir à Minerve; et les Grecs, en récompense de sa piété, lui firent bâtir après sa mort un temple auprès de celui de cette déesse, comme Pausanias nous l'apprend: cependant Hérodote dit qu'Aglaure et Hersé reçurent le même honneur.

CADMUS.

La quatrième année du règne d'Hellen, fils de Deucalion, 200 ans ou environ avant la prise de Troye, et 1350 ou 60 avant l'ère chrétienne, Cadmus vint par mer des côtes de la Phénicie, et des environs de Tyr et de Sydon, pour chercher un établissement dans la Grèce. Il se saisit d'une partie de la Béotie, bâtit une citadelle qui de son nom fut nommée Cadmée, et y établit le siège de sa domination. Ce ne fut pas au reste sans trouver beaucoup de résistance de la part des anciens habitants de ce canton que Cadmus forma son nou-

Maxelle Del. Sculp.

CADMUS

BIBLIOTECA NAPOLI

vel établissement. Les Hyantes surtout, s'y opposèrent avec courage; mais un combat décisif les obligea d'abandonner le pays, et d'aller chercher une retraite ailleurs. Les Aoniens, devenus sages aux dépens de leurs voisins, se soumirent volontairement au vainqueur, qui les reçut au nombre de ses sujets, et qui leur laissa leurs villages. Ils ne firent plus qu'un peuple avec les Phéniciens.

Telle est en abrégé l'histoire de cette colonie; mais, comme les Grecs mêlaient une infinité de fictions, il faut prendre cette histoire dans son origine, et l'expliquer par les monuments les plus anciens que l'antiquité nous ait laissés.

Jupiter, comme le disent Ovide

et Hygin, devenu amoureux d'*Europe*, fille d'Agénor, roi de Phénicie, ordonna à Mercure de la conduire sur le bord de la mer, où ce dieu s'étant métamorphosé en taureau, la mit sur son dos et la transporta dans l'île de Crète.

Il est sûr par le témoignage de toute l'antiquité, qu'Europe passa de Phénicie dans l'île de Crète, où elle arriva par l'embouchure de la rivière Léthé, qui passait à Gortyne, comme le dit Solon. Les Grecs qui poussaient le fabuleux jusqu'à l'excès, voyant sur cette rivière des platanes toujours verts, publièrent que ce fut sous un de ces arbres que se passèrent les premières amours de Jupiter avec Europe; ce qui donna lieu aux habi-

tants de Gortyne de frapper une médaille, où l'on voit d'un côté Europe assez triste, assise sous un arbre moitié platane et moitié palmier, au pied duquel est un aigle à qui elle tourne le dos : la même princesse est représentée de l'autre côté assise sur un taureau, entourée d'une bordure de feuilles de laurier.

Europe devenue mère des trois princes que je viens de nommer, s'attira l'estime et la considération de tous les Crétois, qui l'honorèrent, après sa mort, comme une divinité. Ils instituèrent même une fête en son honneur, qu'Hesychius, après quelques anciens auteurs, nomme *Hellotia ;* et comme les Grecs changeaient les noms de ceux

qu'on mettait au nombre des dieux, on appela Europe *Hellotès ;* nom que l'auteur de l'Etymologicon traduit par celui de vierge, ce qui a embarrassé Bochart : car quelle apparence, dit-il, qu'on ait donné ce nom à la mère de trois princes ? C'est ce qui le porte à croire que ce mot vient du phénicien *Hallots*, qui veut dire louange, épithalame, et qu'on a voulu marquer par là qu'on avait célébré l'arrivée d'Europe et son mariage par des vers et des chansons ; ce qui apparemment se renouvelait tous les ans pendant sa vie, et fut continué après sa mort, dans la fête qu'on institua en son honneur, et qui conserva le même nom qu'Hellotie, ou de l'Epithalame, ainsi

que la ville de Gortys, où elle était célébrée.

Ceux qui ne seront pas satisfaits de la conjecture de Bochart peuvent adopter celle-ci. Minerve, parmi plusieurs autres noms, eut celui d'*Hellotis*; et voici l'occasion pour laquelle il lui fut donné. Les Doriens ayant mis le feu à la ville de Corinthe, Eurithion et Hellotis qui étaient deux sœurs se retirèrent dans le temple de cette déesse, et y périrent. La peste ravageant ensuite tout le pays, l'oracle fut consulté, et on apprit qu'il fallait appaiser les mânes des deux filles que je viens de nommer. On bâtit un temple à Minerve Hellotide, et on institua une fête sous ce nom. Les Crétois ayant dans la suite

honoré Europe comme une déesse, lui donnèrent le surnom de Minerve, et célébrèrent en son honneur la fête qui était consacrée à cette déesse parmi les Corinthiens. Ce qui confirme encore cette opinion, c'est que les Sidoniens pour consoler Agénor, mirent aussi cette princesse au rang des déesses, et confondirent le culte qu'ils lui rendaient avec celui d'Astarté ; ce qui a fait dire à Lucien, que l'une et l'autre n'étaient qu'une même divinité.

N'oublions pas de dire que plusieurs auteurs ont cru que cette princesse avait donné son nom à l'Europe ; mais le savant Bochart croit avec plus de raison que cette partie du monde fut ainsi appelée

à cause de la blancheur de ses habitants.

Au bruit de l'enlèvement d'Europe, Agénor son père, roi de Phénicie, la fit chercher de tous côtés, et ordonna à ses enfants de s'embarquer et de ne point revenir sans l'avoir trouvée. Hygin nomme les trois princes qu'Agénor envoya à sa découverte ; le premier était *Cadmus*, qui fixa son séjour dans la Béotie ; le second *Cilix*, qui s'arrêta dans la partie de l'Asie mineure qui depuis a porté le nom de Cilicie ; et le troisième *Phénix*, qui passa dans l'Afrique.

Cadmus parcourut une partie de la Grèce sans en apprendre de nouvelles : il songea à s'établir dans la Béotie, où il fit bâtir la fameuse

ville de Thèbes, sur le modèle de celle d'Ægypte dont il était originaire, ou, pour parler plus juste, une citadelle qui fut appelée de son nom *Cadmée*, et jeta les fondements de la ville de Thèbes, bâtie par ses successeurs, et environnée de murailles par Amphion.

Cadmus ayant envoyé ses compagnons dans un bois consacré à Mars y puiser de l'eau, pour un sacrifice qu'il voulait offrir aux dieux avant que de jeter les fondements de sa nouvelle ville, un dragon qui avait la garde de ce dieu les dévora; et Cadmus, pour venger leur mort, combattit et tua ce monstre, en sema les dents, d'où sortirent des hommes armés. On ajoute qu'il jeta une pierre parmi

eux, ce qui les troubla si fort, qu'ils s'entre-battirent et se tuèrent tous, excepté cinq qui lui aidèrent à bâtir la ville dont nous venons de parler : ce qui lui coûta cher dans la suite.

L'oracle avait appris à Cadmus qu'au lieu où il trouverait une vache il devait y bâtir une ville : c'est ce qu'il fit, et c'est pour cela qu'il donna au pays le nom de *Béotie*.

Cadmus régna longtemps dans la Béotie avec sa chère Hermione ; mais ensuite il se forma contre lui une conjuration, et il fut chassé. Obligé de se retirer avec son épouse et son fils Polydore dans l'Illyrie, il y mena une vie fort cachée ; ce qui fit peut-être publier après sa mort qu'il avait été changé en serpent.

On attribue à Cadmus l'invention de l'écriture alphabétique : il est cependant prouvé que les anciens Grecs, les Pelasges, avaient des caractères alphabétiques, mais Cadmus introduisit dans la Grèce l'usage des caractères phœniciens qui a prévalu ensuite, ce qui l'a fait regarder comme l'inventeur de l'écriture.

Cadmus apporta aussi en Grèce le culte de plusieurs divinités d'Ægypte et de Phœnicie.

Cadmus ayant été chassé du trône, comme nous l'avons dit, Penthée fut mis à sa place ; mais il fut déchiré par les Bacchantes.

Polydore monta sur le trône, d'où il fut aussi chassé pour avoir voulu réformer le culte de Bacchus,

qui était devenu fort indécent.

Labdacus son fils, lui succéda, et épousa Nyctis, fille de Nyctéus, dont il laissa un fils nommé Laïus, qui n'était encore qu'au berceau; ce qui engagea Lycus, frère de Nyctéus, de s'emparer de la couronne de son neveu.

Peu de temps avant la mort de Nyctéus, sa fille Antiope, qui s'était laissé séduire par son amant qu'elle disait être Jupiter, avait été obligée, pour se dérober à la colère de son père, de se retirer chez Epopée, roi de Sicyone, qui l'épousa. Nyctéus en mourant, engagea son frère Lycus à le venger de sa fille et de son gendre, ce qu'il exécuta très-fidèlement: car, ayant tué Epopée, il emmena sa

nièce qui accoucha en chemin de deux enfants qui, pour cela, furent appelés *Zétus* et *Amphion*. Lorsqu'Antiope fut en etat d'être transportée, Nyctéus la livra à sa femme Dircé, qui la traita pendant plusieurs années de la manière du monde la plus cruelle ; mais enfin ayant trouvé le moyen de s'échapper, elle alla chercher ses deux fils chez les personnes à qui elle les avait confiés.

Ils entrèrent à main armée dans Thèbes, tuèrent Lycus, et attachèrent Dircé à la queue d'un taureau indompté, qui la fit périr misérablement ; ils se rendirent maîtres de la ville, et en chassèrent Laïus qui ne recouvra le royaume qu'après leur mort, comme nous le dirons

en reprenant l'histoire de Thèbes, à l'occasion d'Œdipe, fils de ce même Laïus.

Le supplice de Dircé est représenté dans un beau groupe du palais Farnèse, à présent à Naples, qui fait voir cette princesse attachée à la queue d'un taureau monstrueux.

PERSÉE.

PERSÉE était du sang de Danaüs, qui avait usurpé sur Gélanor le royaume d'Argos, par Hypermenstre sa trisaïeule. Acrise son grand-père, qui n'avait qu'une fille nommée Danaé, ayant appris de l'oracle qu'un jour son petit-fils lui ravirait la couronne et la vie, la fit enfermer dans une tour d'airain, et ne voulut entendre à aucune proposition de mariage pour elle.

Jupiter, pour pénétrer dans cette tour, se changea en pluie d'or; et pendant que les gardes d'Acrise s'occupaient à le ramasser, il entra dans la chambre de Danaé, qui devint mère de Persée.

Mixelle Jne. Sculp.

DANAÉ

BIBLIOTECA NACIONAL

La faute de Danaé fut longtemps secrette ; mais enfin étant accouchée de Persée, Acrise la fit exposer avec son fils dans une petite barque, qui après avoir vogué longtemps au gré des vents, s'arrêta auprès de la petite île de Sériphe, l'une des Cyclades dans la mer Egée. Polydecte qui en était roi, en ayant été averti, reçut favorablement la mère et l'enfant, et prit grand soin de l'éducation du jeune prince ; mais dans la suite étant devenu amoureux de Danaé, et craignant Persée déja devenu grand, il chercha un prétexte pour l'éloigner.

Celui qu'il prit est fort singulier. Il feignit qu'il recherchait en mariage une princesse de la Grèce, et pour en rendre la célébration

plus solennelle, il voulait avoi pour le festin qu'il préparait tout c qu'il y avait de plus rare au monde Il invita en effet les princes de îles voisines, les priant de porte chacun ce qu'il y avait de meil leur dans leur pays pour cette fête il leur prescrivit même ce qu' souhaitait qu'ils lui fournissent et pour rendre le voyage de Persé plus long, il lui ordonna d'alle chercher la tête de Méduse, l'un des Gorgones.

Ce qu'Homère nous apprend d *Gorgones* se réduit à bien peu c choses : il dit seulement qu'c voyait sa tête sur l'ægide de M nerve.

Hésiode est entré dans un bi plus grand détail. Je ne rappor

point ce qu'il dit à ce sujet dans la belle description qu'il a faite du bouclier d'Hercule, pour venir à l'endroit de la Théogonie de ce poète, où il raconte cette fable avec toutes les circonstances qu'on en connaissait de son temps. « Phorcus eut de Céto deux filles, *Pephredo* et *Enyo*, qui vinrent au monde avec des cheveux blancs. Il en eut aussi les Gorgones, qui demeurent au-delà de l'Océan à l'extrémité du monde, près du séjour de la Nuit. Les noms de ces Gorgones sont *Stheno*, *Euryale*, et *Méduse* si célèbre par ses malheurs. Elle était mortelle, au lieu que ses deux sœurs n'étaient sujettes ni à la vieillesse ni à la mort. »

Le dieu de la mer fut sensible

aux charmes de Méduse ; et sur le tendre gazon d'une pairie, au milieu des fleurs que le printemps fait éclore, il lui donna des marques de son amour.

Elle périt ensuite d'une manière funeste ; Persée lui coupa la tête, et du sang qui en sortit naquirent le héros *Chrysaor* et le cheval *Pégase*. Chrysaor tira son nom d'un épée d'or qu'il tenait à la main au moment de sa naissance. Dans la suite il devint amoureux de Callirhoé, fille de l'Océan, et en eut Géryon ce fameux géant à trois têtes. Pégase fut ainsi nommé, parce qu'il était né près des sources de l'Océan ; il quitta la terre aussitôt, et s'envola vers le séjour des immortels. C'est là qu'il habite

dans le palais même de Jupiter, dont il porte les éclairs et le tonnerre.

Æschyle, dans son Prométhée, ne fait que copier Hésiode; mais comme les fables grossissent toujours en passant d'un poète à l'autre, celui-ci ajoute que les filles aînées de Phorcus n'avaient à elles trois qu'un œil et une dent, dont elles se servaient l'une après l'autre; et que les Gorgones, leurs cadettes, avaient leurs cheveux hérissés de serpents, et que de leur seul regard elles tuaient les hommes. Le Scholiaste de ce poète ajoute que cette dent était plus longue que les défenses du plus fort sanglier, et que leurs mains étaient d'airain.

Pindare va plus loin qu'Æschyle et son commentateur, puisqu'il grossit la fable de trois circonstances inconnues à ses prédécesseurs : la première est que les Gorgones pétrifiaient ceux qu'elles regardaient, et que ce fut par ce genre de mort que Persée, en présentant la tête de Méduse, désola l'ile de Sériphe, dont il pétrifia les habitants et leur roi Polydecte qu'il surprit à table. La seconde, que Minerve, qui secondait Persée lorsqu'il était aux mains avec Méduse, surprise de la mélodie que formaient les gémissements des Gorgones et les sifflements de leurs serpents, trouva je ne sais quel charme dans le mélange de ces accents lugubres ; et pour en

retracer l'idée, elle inventa une flûte qui les imitait, la donna aux hommes, et, faisant allusion à ce qui en avait été le premier modèle, elle appela les divers sons que l'on en tirait, *une harmonie à plusieurs têtes.* La troisième, que Pégase, qu'Hésiode dit s'être envolé dans le séjour des immortels, fut dans la suite dompté par Minerve, et donné à Bellérophon qui le monta pour combattre la Chimère; mais ce héros ayant voulu avec ce cheval monter jusqu'au ciel, fut précipité sur la terre, et Pégase placé parmi les astres.

Apollonius de Rhodes et Ovide ajoutent que Persée ayant pris son vol par dessus la Libye, toutes les gouttes de sang qui coulèrent

de cette tête fatale, se changèrent en autant de serpents; et que c'est de là qu'est venue la quantité prodigieuse de ces animaux venimeux qui depuis ont infecté toute cette contrée.

Les poètes latins, quoique copistes fidèles des poètes grecs, ont cependant chargé la fable des Gorgones de circonstances nouvelles. Homère avait dit que la tête de la Gorgone était gravée sur la redoutable ægide de Minerve. Virgile ajoute qu'elle l'était aussi sur sa cuirasse, à l'endroit qui couvrait la poitrine de la déesse.

Les autres poètes ne parlent plus des Gorgones, après la défaite de Méduse. Virgile dit qu'elles allèrent

habiter près des portes de l'enfer avec les Centaures, la Chimère et les autres monstres de la Fable.

Ovide est celui des poètes qui s'est le plus étendu sur la fable des Gorgones. Il nous apprend bien des circonstances qu'on ne trouve que dans ses Métamorphoses. Selon lui, Méduse était parfaitement belle, et excita les désirs de plusieurs amants qui la recherchèrent en mariage; mais de tous les attraits dont elle était pourvue, il n'y avait rien de plus beau que sa chevelure. Neptune lui déclara sa passion, non dans une prairie, comme le dit Hésiode, mais dans le temple de Minerve. La déesse en fut si offensée, qu'elle changea les cheveux de cette fille en serpents;

et c'est pour cette raison qu'entre les trois Gorgones, Méduse seule avait les cheveux entremêlés de couleuvres, quoique Æschyle eût dit longtemps avant lui, que ceux de ses deux sœurs avaient la même difformité. Ce poète raconte ensuite de quelle manière Persée surprit l'œil unique dont nous avons parlé, dans le temps qu'une des Gorgones le donnait à l'autre. Après quoi il alla au lieu où était Méduse, qu'il trouva endormie, et lui coupa la tête. Du sang qui en sortit naquit Pégase, sur lequel il monta, et, volant à travers la vaste étendue des airs, il alla en Mauritanie, où il changea Atlas, qui l'avait mal reçu, en cette montagne qui depuis a porté son nom.

De là, dit-il encore, il alla en Æthiopie, où il délivra Andromède du monstre qui était prêt à la dévorer, et punit Phinée son rival, ainsi que tous ceux qui avaient pris son parti, en leur montrant la tête de la Gorgone qui les pétrifia tous. Ce poète charge ce sujet de plusieurs autres fictions que nous tâcherons d'expliquer dans la suite.

Quoique les Mythologues et les Historiens aient suivi, au sujet de cette fable, les Poètes qui l'ont débitée, ils y ont cependant fait quelques changements, et nous apprennent encore de nouvelles particularités. Phérécide, et après lui Apollodore et Hygin, disent que Mercure, aussi bien que Mi-

nerve, ont eu beaucoup de part à l'expédition de notre héros; et que, si la déesse lui prêta son miroir, Mercure lui donna une épée faite en forme de faulx : que ce fut par le conseil de l'un et de l'autre que Persée alla au séjour de quelques nymphes pour leur emprunter des armes dont elles étaient dépositaires, entre lesquelles étaient la chaussure ailée, le soc et le casque Pluton : que ce casque avait la propriété de laisser voir tous les objets, sans que celui qui le portait pût être vu lui-même; que le miroir de Minerve produisait le même effet; enfin que ce fut ce qui sauva ce héros qui se présenta devant Méduse sans en être aperçu. Ces mêmes Mythologues

ajoutent encore que ce fut Minerve elle-même qui conduisit la main de Persée, lorsqu'il coupa la tête de cette fameuse Gorgone. Enfin, qu'après cette victoire le héros rendit les armes à ceux qui les lui avaient prêtées, se réservant la tête de Méduse, dont, après ses autres expéditions, il fit présent à Minerve qui la mit sur son ægide.

Les poètes qui ont suivi l'histoire de ce héros, racontent qu'après l'aventure d'Atlas, il pénétra jusques dans l'Æthiopie, où il délivra Andromède, fille de Céphée et de Cassiopée, du monstre auquel elle était exposée; l'épousa et l'emmena dans la Grèce.

Ovide qui a décrit au long cette fable, dit que Cassiopée, mère

d'Andromède, ayant voulu égaler sa beauté à celle des Néréides, les avait irritées; et que leur courroux se faisant sentir dans le pays, on fut obligé d'aller consulter l'oracle d'Ammon, et que ce Dieu répondit que pour appaiser ces Déesses, Andromède devait être exposée à un monstre marin.

La jeune princesse fut exposée sur un rocher; et le monstre qui sortit de la mer était prêt à la dévorer, lorsque Persée monté sur Pégase l'aperçut du milieu des airs, vint à son secours, tua le monstre, brisa les chaînes d'Andromède, et la rendit à ses parents, témoins de ce spectacle. Comme elle devait être la récompense de celui qui la délivrerait,

Persée l'épousa ; mais, pendant qu'on célébrait la cérémonie du mariage, Phinée, neveu de Cassiopée, à qui Andromède avait été promise, entra dans la salle du festin avec une suite de gens armés, et commença un combat très-sanglant, qui aurait été sans doute funeste à Persée, accablé par le nombre, s'il n'avait eu recours à la tête de Méduse, dont la vue pétrifia Phinée et ses compagnons.

Notre héros, après cette expédition, emmena son épouse à Sériphe, où ayant fait périr Polydecte, il s'en alla avec elle et sa mère dans la Grèce, où il fit mourir Prœtus qui, peu content de son partage qui était la ville de Tyrinthe, My-

dée, et toute la côte de l'Argolide, avait détrôné Acrise.

Acrise ayant appris que Persée n'était pas loin d'Argos, et sachant la réputation qu'il s'était faite par beaucoup de belles actions, ne put résister à l'envie de voir ce jeune héros, et se rendit à Larisse sur le fleuve Pénée. Persée, de son côté, plein d'impatience d'embrasser son ayeul et de gagner son amitié, ne manqua de venir à Larisse. Là, Persée desira faire preuve de son adresse; mais le malheur voulut qu'ayant jeté son palet de toute sa force, il atteignit Acrise qui, frappé de ce coup, mourut aussitôt. Ainsi se trouva accomplie la prédiction qui lui avait été faite, sans que la cruauté

qu'il avait exercée contre sa fille et son petit-fils l'en pût garantir.

Persée se rendit à Argos, et se reprochant ce parricide, quoique involontaire, il engagea Mégapente, fils de Prœtus, à changer de royaume avec lui, et il alla bâtir Mycènes qui devint la capitale de ses états.

Les filles de Prœtus se croyaient changées en vaches, et, courant à travers les campagnes pour empêcher qu'on ne les mît à la charrue, les faisaient retentir de leurs mugissements, comme Virgile nous l'apprend. On croit qu'en effet elles devinrent insensées, et que leur folie était de croire qu'elles étaient des vaches. Mélampe les guérit et en épousa une, et son frère Biance l'autre. C'étaient leurs cousines,

car Prœtus était leur oncle maternel. Ils eurent dans la suite une partie du royaume d'Argos, de Mégapente leur beau-frère, en récompense de ce service; et c'est par là que Talaüs, Adraste, et Tydée, gendre de celui-ci, eurent part au royaume d'Argos.

On attribua le malheur de ces filles à la vengeance de Junon, qu'elles avaient outragée en égalant leur beauté à la sienne; crime que les dieux ne pardonnaient point.

Les aventures de Persée et d'Andromède ont été célébrées par un grand nombre de poètes. C'est le sujet d'un opéra de Quinault.

Les artistes en ont fait, comme les poètes, le sujet d'un grand

nombre de compositions. Le musée Pio-Clémentin possède une belle statue de Persée. On le voit sur les anciennes pierres grecques dites *étrusques*, mettant les talonnières que Mercure lui a prêtées, ou tenant la tête de Méduse, ou bien la harpe avec laquelle il doit la couper. Sur une belle pierre de Discorides, il contemple avec une sorte de regret la tête de Méduse sur un bouclier, et semble se reprocher la mort d'une femme si belle. On voit aussi à Vienne une belle statue antique, représentant la délivrance d'Andromède par Persée. C'est eucore le sujet d'un joli fragment d'un vase de verre du Muséum national des Antiques.

Persée est aussi représenté sur les médailles d'Amphipolis, des derniers rois de Macédoine, de Sériphe, de Sinope, et d'Iconium.

Nous verrons encore Pégase figuré sur les monuments relatifs à Pallas, au Parnasse et à Bellérophon, et sur les médailles de Corinthe, d'Alabanda, d'Antioche, de Carie, de Stratonicée, et de Damas. On le voit paissant, sur les médailles d'Ancisus et de Mithridate.

La tête de Méduse se voit souvent au milieu de l'ægide, ou bien sur le bouclier de Minerve, souvent isolée; le plus souvent ses traits sont beaux, mais sa tête est hérissée de serpents. Quelquefois

elle tire la langue d'une manière effrayante. Quelques artistes ont représenté Méduse avec l'idéal de la beauté ; telle est celle du graveur Sosoclès, qui appartient à la maison des Strozzi. On voit la tête de Méduse sur les médailles de Larisse et de Rhodes.

FIN DU TOME VI.